

BRILL

Notes sur le "Turkestan" de M. W. Barthold

Author(s): Paul Pelliot

Source: T'oung Pao, Second Series, Vol. 27, No. 1 (1930), pp. 12-56

Published by: BRILL

Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4526912

Accessed: 03/02/2011 11:12

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to T'oung Pao.

NOTES SUR LE "TURKESTAN" DE M. W. BARTHOLD

PAR

PAUL PELLIOT.

[W. Barthold, Turkestan down to the Mongol invasion, seconde édition traduite de l'original russe et révisée par l'auteur avec l'assistance de H. A. R. Gibb, édition du "E. J. W. Gibb Memorial", publiée par Luzac and Co., Londres, 1928, in-8, xx + 514 pages, avec 1 carte.]

Le bel ouvrage de M. W. Barthold (V. Bartol'd), Turkestan v êpokhu Mongol'skago našestva, paru à Saint-Pétersbourg en 1900, était depuis longtemps introuvable; en outre, écrit en russe, il restait fermé à beaucoup de savants occidentaux. On doit féliciter Sir E. Denison Ross et les trustees du Gibb Memorial à qui nous devons une traduction anglaise complètement mise à jour par l'auteur; seules, les 200 pages de textes orientaux qui faisaient le premier volume de l'édition russe de 1900 ont été laissées de côté cette fois.

J'ai relu avec un vif plaisir ce livre d'information si riche; il tient beaucoup plus que ce qu'annonce le titre, d'abord à raison de la bibliographie critique des sources qui occupe les pp. 1—63, et aussi parce que, à propos du Turkestan, M. B. a été amené à esquisser un tableau général de l'empire mongol tel qu'il fut organisé par Gengis-khan.

La mise en œuvre des sources musulmanes témoigne d'une information prodigieusement étendue; M. B. a dû naturellement utiliser en outre les sources mongoles, jusqu'ici assez médiocres, et aussi les sources chinoises, bien supérieures, mais qui ne sont accessibles aux non-sinologues que par fragments; encore ces fragments figurent-ils dans des traductions ou des adaptations très défectueuses, à l'exception de ce qui est dû à l'archimandrite Palladius.

Les noms orientaux sont reproduits par M. B. avec une grande fidélité. Il en est cependant quelques-uns pour lesquels je préférerais une autre orthographe. Tel "Hiuen-Tsiang" (pp. 2, 70, etc.) où l'i de "Tsiang" est inadmissible quel que soit le système de transcription adopté (les Anglais écrivent plutôt "Hsüan-tsang", les Français "Hiuan-tsang"; "tsang" n'est pas palatalisé). "Tamuchin" ne me paraît non plus très heureux pour le nom personnel de Gengis-khan; que la voyelle primitive de la syllabe initiale ait été ä ou e, "Temuchin" serait en transcription anglaise plus voisin de Tämüjin (ou Temüjin) que "Tamuchin". De même la forme noyan, qui est celle des textes persans et chinois, vaut mieux que noyon pour l'époque mongole. Et pourquoi garder encore "Qudatku Bilik"?

Je n'ai, comme de juste, presque aucune remarque à formuler sur la partie purement "musulmane" de l'ouvrage de M. B.; mais du point de vue mongol et chinois, et tant pour les faits que pour les noms, je voudrais soumettre à son appréciation quelques indications ou réflexions.

Pp. 37 et passim. — Comme M. B. et comme tout le monde, j'ai parlé autre fois du Mong-ta pei-lou comme d'une œuvre de Mong Hong; mais Wang Kouo-wei a montré que cette attribution était erronée, et que l'auteur probable était un certain H. Tchao Hong; cf. T'oung Pao, 1928/29, pp. 165—166. En outre, les détails que M. B. emprunte à "Mong Hong" (p. 460) sur le train de

Gengis-khan ne concernent pas celui-ci, qui en 1221 se trouvait dans les pays musulmans et que l'envoyé des Song à Pékin ne vit jamais; dans le texte original, ces informations portent sur Muqalï, le lieutenant-général laissé à Pékin par Gengis-khan. M. B., comme aussi M. Vladimircov dans son Čingis-khan, a été trompé par la traduction de Vasil'ev qui a rendu par "tsar" le titre de kouo-wang, "prince", bien connu comme titre de Muqalï.

- P. 38, n. 2. Lire "Hei ta che lio" et "Houang yuan cheng wou ts'in tcheng lou"; il est en outre prouvé aujourd'hui que "houang-Yuan" ne fait pas partie du titre, lequel est seulement Cheng-wou ts'in-tcheng lou; cf. T'oung Pao, 1928/29, p. 169, n. 1.
- P. 43. "The Emperor Kai-san (1308—1311)". Ou bien il faut lire ce nom, selon la transcription chinoise (海山), "Hai-shan" en anglais, "Hai-chan" en français, ou en restituer l'original non-chinois sous la forme *Qaïšan. On a bien en tibétain une leçon tardive Haisan (Ha'i'san; cf. Huth, Gesch. des Buddhismus in der Mongolei, II, 35), mais elle est sans autorité.
- P. 44. Ce n'est pas "an abridged edition" de l'Histoire des Yuan qui a été traduite par Hyacinthe Bičurin, mais la section pen-ki ("annales principales") des quatre premiers qaghan. Il faut ajouter que le P. Hyacinthe a eu la malencontreuse idée de suivre pour les noms propres l'orthographe "réformée" des commissaires de K'ien-long, ce qui rend son travail à peu près inutilisable et a souvent induit en erreur d'Ohsson et Berezin.
- P. 45. Plus encore qu'avec le Yuan che, compilation de 1369, Rašīdu-'d-Dīn est en accord étroit avec le Cheng-wou ts'in-tcheng lou; c'est vraiment ce dernier ouvrage qui représente la version chinoise de la chronique mongole où Rašīdu-'d-Dīn ou ses informateurs ont puisé. L'Histoire secrète des Mongols représente une autre tradition, assez divergente.
 - P. 51 et p. 388. L'étymologie de "bakhshī" par le sanscrit

bhikṣu n'est rien moins que sûre; nous avons plutôt tendance aujourd'hui à y retrouver le chinois ## # po-che (*pâk-dzci); cf. Laufer, dans T'oung Pao, 1916, 485—487 (la note de la p. 557 est très erronée); mes remarques de JA, 1925, I, 254; pour la popularité du terme chinois, noter qu'en japonais po-che est représenté non seulement par le sino-japonais hakushi, mais par la forme entièrement japonisée hakase.

- P. 82. Le chinois **M &** Na-mi (*Nâ-miet) ne peut ramener normalement à "Namik"; la véritable lecture de la forme arabe ne serait-elle pas نامذ *Nāmið?
- P. 134, note 4. Au lieu de "Ta-mo", lire "Tu-mo". Le chinois 獨莫 Tou-mo (*D°uk-mâk), avec le d- initial que les Chinois ont souvent entendu au lieu de t- au début des mots turcs, suppose un original *Tuymaq ou *Tuymay, dont la forme tardive で Tūm ne peut être sortie que par réduction de la gutturale médiane (cf. sous les T'ang également, 獨樂 Tou-lo, *D°uk-lak, etc., pour le nom de la rivière Tuyla, aujourd'hui Tula, en Mongolie; voir à ce sujet T'oung Pao, supra, p. 211); quant à l'amuissement apparent de la gutturale finale de *Tuymay dans Tūm, il peut en réalité remonter à une forme dialectale sans -y (ou -g) du moyeniranien.
- P. 163, note 1. L'équivalence phonétique de "Kāsān" avec le chinois 混塞 K'o-sai (*K'ât-sək), qui supposerait *Karsak, à la rigueur *Kassak, est difficile à admettre; peut-être y a-t-il en chinois une faute de texte; je ne trouve pas actuellement de solution satisfaisante.
- P. 170. "Čīnānčkath" n'est-il pas aussi vraisemblable que "Jīnānjkath"?
- P. 197. Pour les qualités distinctives de chacun des quatre grands empires, cf. mon article La théorie des quatre Fils du Ciel, dans T'oung Pao, 1923, 97—125.

- P. 232, note 2. Le chinois 摸胡壇 mo-hou-t'an (*mâkyuo-d'ân) est moins clair que M. Laufer ne l'a admis dans SinoIranica, 531. L'original est vraisemblablement *māyudān ou *māyodān,
 mais il est difficile d'y retrouver avec M. Laufer une formation
 analogue à "mobeòān mobeò"; dans ce dernier terme en effet,
 mobeòān est mobeò + marque de pluriel ān, au lieu que *māyudān
 semble être *māyu + dān.
- P. 232, note 12. Les transcriptions chinoises de danismand sont confirmées par la forme mongole dasman, attestée épigraphiquement à l'époque mongole.
- P. 257, note 5, et *passim*. Au lieu de "Īlak", ne vaudrait-il pas mieux transcrire "Īlig"? Le mot *ilig*, "roi", est aujourd'hui bien attesté en ouigour (cf. par exemple l'index de F. W. K. Müller, *Uigurica II*).
- P. 261, note 1. Je suis personnellement en faveur de Säbäktegin ou Säbük-tegin plutôt que de Sabuk-tegin ou de *Sü-beg-tegin; sur säbäk (identique au sebik et sewik de M. B.) dans l'onomastique turque ancienne, cf. T'oung Pao, 1928/29, p. 243; le nom a été porté aussi bien par des hommes que par des femmes; quant à säbük, identique à säbäk, on a déjà säbük et sävük dans le Qutað a bilig (cf. Radlov, IV, 502, 506). M. von Le Coq s'est également prononcé pour Sävük-tegin (Turk. Namen und Titel in Indien, p. 1).
- P. 269. Ici et pp. 308, 333, M. B. dit que "Paighū" est probablement à corriger en Yabyū; c'est possible, mais il ne faut pas oublier qu'on rencontre dans l'onomastique mongole un nom 伯恩 Po-hou (sous les Mongols Pai-hou) qui ramène normalement à *Baïqu ou *Baïyu; par ailleurs بيغو, lu bïyu, est en turc le nom d'un oiseau de proie assez analogue au faucon, et on sait combien les noms d'oiseaux de fauconnerie sont employés dans l'onomastique turque et même mongole.
 - P. 284, note 7. La forme يغي yaya des monnaies peut-être,

P. 286, note 2. — Je ne sais pourquoi M. B. qualifie encore d'anonyme le vocabulaire arabo-turc étudié par Melioranskii, qu'on عملان sait aujourd'hui être l'œuvre d'Ibn-Muhannā. L'explication que serait pour صلار, arslān est déjà dans Melioranskiï, p. 057; mais peut-être M. B., qui la croit nouvelle, va-t-il trop loin en la donnant comme sûre, car arslan apparaît deux fois dans Ibn-Muhannā, mais écrit رسلان, arslan (p. 067), et à la rigueur صلاب pourrait être une mauvaise répétition de تبلان qablan (qaplan) qui précède; nous ne devons donc pas nous trop presser de prêter à certains Turcs une "année du lion" dans le cycle des douze animaux (malgré l'année du "lion" de Marco Polo; on sait que Marco Polo emploie toujours "lion" pour "tigre", par exemple à propos des hou-fou ou "tablettes au tigre", vraisemblablement sous l'influence du persan $\delta \bar{e}r$, $\delta \bar{r}r$). Les mots qaplan et arslan (?) manquent comme synonymes de bars pour l'année du tigre dans l'édition d'Ibn-Muhanna publiée à Constantinople en 1921, et par suite ne sont pas discutés par S. E. Malov dans le t. III des Zapiski Kollegii Vostokovedov 1); je n'ai pas actuellement à ma disposition les infor-

¹⁾ M. Malov ne reprend en outre dans son vocabulaire que les mots de l'édition de Constantinople qui manquaient aux mss. utilisés par Melioranskiï ou ceux qui y étaient douteux. Mais il y a des cas où des variantes orthographiques auraient mérité

mations de Kašyarī sur le cycle des douze animaux. La liste d'Ibn-Muhanna, qui remonterait à des documents de 1027, substitue au nom du "dragon" celui du "poisson", baliy; il y a peut-être là un léger argument en faveur de l'explication très hypothétique proposée par M. Poppe pour le nom mystérieux de bslqun que Qazwīnī donne comme le nom mongol du crocodile (cf. JA, 1927, I, 289). Si, comme le suppose M. Poppe, bslqun (= *basalqun) était une forme métathétique d'un mongol *balqasun, "poisson", correspondant au turc baliq, "poisson", peut-être pourrait-on en outre revenir à une explication du nom obscur de Balāsāyūn qui a déjà été proposée (par exemple dans Bretschneider, Med. Res., I, 18), à savoir celle d'une métathèse pour balayasun (attesté sous cette forme à l'époque mongole; mongol classique balyasun, "enceinte", "ville"), qui est le correspondant mongol du turc baliz, "ville"; mais tout cela est très aléatoire. Wang Kouo-wei (Kouan-t'ang tsi-lin, 14, 3-5) a essayé de son côté d'expliquer Balāsāγūn par la "ville du tsiangkiun P'ei-lo" des T'ang (cf. Chavannes, Doc. sur les Tou-kiue, 10); mais on attendrait alors *Boïlasängün ou *Buïlasängün.

P. 317, note 2. — M. B. dit que \Leftrightarrow "province", "n'est pas turc, mais persan". Il y a pas mal de mots dont on hésite à dire s'ils sont primitivement altaïques ou iraniens, mais ici, et jusqu'à preuve contraire, j'incline à admettre une origine altaïque du mot. On a, en turc jaghatai, un mot \Leftrightarrow , que Radlov (III, 2044) transcrit \check{collga} ; il le rend par "vallée ou plaine arrosée et herbeuse au pied d'une montagne" et le décompose en \check{coll} + ga, \check{coll} étant le mot turc signifiant "désert", déjà attesté dans les inscriptions

d'être relevées; c'est ainsi que, pour l'année du "lièvre", Melioranskiï (pp. 041, 0101, 80) écrit τοῦς τανείναπ, sans indiquer de variante; mais l'édition de Constantinople (p. 186) a σοῦς κοιτ τας είναπ en fonction de τας είναπ, il valait de signaler cette orthographe archaïsante qui est aussi, je crois, celle d'Al-Bīrūnī, d'apres le tableau de Chavannes, dans T'oung Pao, 1906, 52. Le tableau de Chavannes a d'ailleurs besoin d'être repris, corrigé et complété.

de l'Orkhon et qui se retrouve aussi sous la même forme et dans le même sens en mongol 1). Vullers (I, 602) a enregistré مع ou جونگه čölgä (ou čülgä), pour lequel il donne la même définition que Radlov et que, comme Radlov, il tire de čöl. La définition, chez les deux lexicographes, est empruntée à l'Abušqa, ce qui déjà implique que Vullers ne connaisse le mot que par un lexique de mots tures et non persans 2); mais l'Abušqa, qui écrit فرق pour "désert", orthographie جونگ jölgä (ou jülgä), et non čölgä, et n'établit aucun rapport entre les deux mots 3). En réalité, je crois

¹⁾ Pour čöl en turc, cf. Radlov, III, 2043. Pour le čöl mongol, Kovalevskiï et Golstunskiï indiquent tous deux le sens de "limon", "boue", au fig. "souillure", mais, dans leurs exemples, rendent plusieurs fois le mot par "désert"; il y a une sorte de contradiction entre leurs traductions de čöl oro-, "entrer dans le čöl", par "entrer dans un bas-fond couvert d'eau", et de čöl yajar, "terre de čöl", par "lieu sans eau"; peutêtre deux mots se sont-ils confondus ici (ce sera sûrement le cas si la vocalisation čiil, indiquée par Kovalevskiï pour le mot signifiant "limon", est correcte). En tout cas, c'est au sens de "désert" que čöl est le plus anciennement attesté en mongol, dans l'Histoire secrète des Mongols, § 188, et on retrouve ce čöl conservé en persan dans le passage correspondant de Rašīdu-'d-Dīn (cf. J. A., 1920, I, 176, 178-179, mais en corrigeant au début de la n. 2 de la p. 178 le renvoi aux Trudy, qui se rapporte au t. XIII et non au t. XV). Le lexique d'Ibn-Muhanna, qui ne donne pas čöl dans la partie turque, a čöl dans la partie mongole, au sens de "désert" (barr); cf. Melioranskiï dans ZVOIRAO, XV, 132 (la vocalisation čül de Melioranskii est mauvaise). Dans le Daśabhūmikasūtra mongol, čöl répond au chinois ## # k'ouang-ye, sanskrit aṭavī, "désert"; cf. J. Rahder, Glossary of the Dasabhūmika-sūtra, Paris, 1928, in-8, p. 1 (M. Rahder indique en outre comme équivalence tibétaine mya-nan, "affliction", "misère"; comme le texte mongol est presque sûrement traduit du tibétain, il semble qu'une confusion se soit produite dans le texte tibétain actuel entre mya-nan, "affliction", et mya-nam, "désert de sable"). D'ailleurs, Kovalevskiï a recueilli seulement dans les lexiques deux équivalents tibétains de čöl; l'un, 'phyan, n'est pas attesté comme substantif, mais, comme verbe, paraît signifier "errer"; quant à l'autre, gdon-dun, c'est le mot tibétain normal pour "désert". A raison de passages comme celui de Rašīdu-'d-Dīn, le mot عبون čöl, au sens de "désert", a été recueilli dans les lexiques persans (cf. Vullers, 602); mais Vullers ne dit pas qu'il considère čöl comme vraiment persan.

²⁾ Cf. l'édition de l'Abušqa donnée par Véliaminof-Zernof, Dictionnaire djaghataë-turc, p. 252, s.v. Le mot paraît cependant s'être acclimaté dans l'onomastique persane; cf. par exemple le "Ser-i-julge" cité dans Yule et Cordier, Marco Polo³, t. III (Notes and Addenda), p. 28.

³⁾ Il est possible que Vullers ait songé pour "čölgä" à un composé fait du turc

qu'il faut séparer čöl de jölgä et que, si aucun d'eux n'est persan, le premier seul est peut-être vraiment turc, au lieu que le second serait originairement plutôt un mot mongol. Le mongol, qui écrit čöl pour "désert", a en effet un mot jülgä (ainsi vocalisé par Kovalevskii), qui signifie "prairie", et est évidemment identique au prétendu čölqä de Radlov. L'initiale j- et non č- est d'ailleurs confirmée par turc küär. yölgö, "monticules d'herbe dans un marais" (Radlov, III, 451), et par kirghiz jülgö, "petite vallée" (Radlov, IV, 186); le jaghataï čölgä de Vullers et Radlov semble donc décidément à corriger en jölgä ou jülgä, lequel est ancien en mongol, car il se trouve, transcrit jölkä et traduit par III tch'ouan, "vallée arrosée", dans le § 247 de l'Histoire secrète des Mongols 1). Pavet de Courteille (p. 298) indique sous čölgä, à côté du sens de "plaine arrosée", celui de "district d'une ville", et Vámbéry fait de même sous jölgä; ils ne voient donc qu'un mot là où Vullers croyait en reconnaître deux quand il laissait son "čölgä" (lire jölgä), "plaine arrosée", à part de جُلكاء ou جُلكاء jölgä, "territoire" (I, 525). Vullers tirait ses informations sur ce second mot d'une note étendue de Quatremère, dans Notices et Extraits, XIV, 1, 59 (Quatremère lit jülkä); le mot se rencontre en effet assez souvent dans les textes persans à partir de l'époque mongole, et même dans la version persane des Mémoires de Babur (je ne le retrouve pas actuellement

čöl, "désert", + persan کُم ou کُم وa, "lieu", et que Radlov l'ait simplement copié; mais une telle hypothèse de Vullers serait gratuite. La différence d'initiale entre čöl et jölgä est bien observée dans Vámbéry, Ćugataische Sprachstudien, p. 281, mais non dans Pavet de Courteille, Dictionnaire turc-oriental, p. 298.

¹⁾ Si la transcription indiquée dans l'Histoire secrète des Mongols est correcte, il faudra vocaliser jölgä et non jülgä comme le fait Kovalevskii; Rudnev, Materialy po govoram Vostočnoï Mongolii, p. 90, garde la transcription jülgä pour le mongol écrit et indique jölye pour le dialecte des Ordos, ce qui semblerait, dans ce dialecte, être en faveur d'une forme ancienne jülgä. Il y a en outre un mot turc signifiant "vallée arrosée", et qui est jülya (Radlov, IV, 128), souvent employé dans la partie Sud-Ouest du Turkestan chinois et dans la région de Tourfan; mais peut-être n'a-t-il rien à voir avec jülgä.

dans l'original turc, et peut-être n'y est-il pas employé) 1). Mais, une fois de plus, c'est là un mot bien attesté en mongol ancien. L'édit dit de la veuve de Darmabala (Dharmapala), écrit en caractères 'phags-pa et qu'on a daté successivement de 1309 et de 1321, mais qui pourrait bien être de 1333, parle du čhölgä de 保定 Pao-ting, et Pozdnéev a déjà bien vu que *čhölgä* devait être, dans le vocabulaire administratif mongol, l'équivalent du chinois 🎛 lou, "district" 2). La même orthographe 'phags-pa *čhölgä* et la même équivalence au chinois lou se retrouvent dans une inscription bilingue de 1314 3). Enfin la grande inscription sino-mongole inédite de 1362, en écriture ouigoure, parle du "čölgä de Isina", c'est-à-dire du lou de 亦集乃 Yi-tsi-nai, l'Eçin de Marco Polo, aujourd'hui la région de l'Etsin-yol. Avec cette même valeur de lou, "district", le mot a enfin passé en tibétain sous la forme čhol-kha 4). Les transcriptions 'phags-pa et l'emprunt tibétain font supposer un original mongol, aujourd'hui inconnu, *čölgä, "district". Nous avons donc bien, je crois, deux mots différents comme l'a admis implicitement Vullers, mais son jölgä est vraisemblablement à lire čölgä, et c'est son čölgä qui doit être jölgä ou jülgä. Je ne vois pas de raison pour chercher à l'un ou à l'autre mot une origine persane 5).

¹⁾ Quatremère a cité quelques exemples, mais il y en a bien d'autres, par exemple à la p. 97 de son ouvrage; c'est aussi le même mot qu'il faut lire au livre de "jalgáh" dans Yule-Cordier, Cathay², I, 272.

²⁾ Lekcii po istorii Mongol'skoï literatury, II, 123.

³⁾ Cf. Chavannes, dans T'oung Pao, 1908, inscr. nº 54 (pl. 24), ligne 17.

⁴⁾ Cf. le dictionnaire de Sarat Chandra Das, p. 428; la valeur exacte du terme en tibétain apparaît clairement dans Huth, Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, II, 147, où les trois ¿hol-kha (ou trois lou) du Tibet s'opposent aux treize "provinces" (khri-skor; aussi II, 22, mu-či, du mongol moji; en chinois, cheng) de la Chine proprement dite. L'emprunt ¿hol-kha n'est pas relevé dans les Loan-words in Tibetan de M. Laufer (T'oung Pao, 1916, 403—552), ni dans ses notes additionnelles de Sino-Iranica, 591—597).

⁵⁾ Il y a en turc un autre mot de même apparence que čölgü et signifiant aussi "territoire" et "province", c'est le ölkü (ölgü?) du jaghatai et de l'osmanli (Radlov, I, 1253); son histoire m'est inconnue en dehors de l'Abušqa, 113-114.

P. 343, n. 1. — J'incline à penser que la forme correcte est Qatïr-Buqu-khan. Juwainī orthographie بوقو Buqu le nom du premier souverain plus ou moins légendaire des Ouigours, au lieu que Rašīdu-'d-Dīn l'appelle بوكو Bügü¹), et, au moins par l'explication de leur propre nom au sens de "tronc d'arbre creux", les Qïpčaq semblent avoir eu certains éléments légendaires assez voisins de la légende ouigoure de Buqu ou Bügü.

P. 362, n. 2. — Les dates et les lieux de ces luttes contre les Märkit me paraissent encore douteux; j'en ai dit un mot dans JA, 1920, I, 163—164, mais ni M. B. dans son livre, ni moi-même dans le présent compte-rendu ne pouvons discuter en détail cette question qui demandera un article spécial. J'ai réuni pas mal de textes chinois sur *Čang-bali γ ou *Čam-bali γ ; il y faut joindre $Tar\bar{\imath}kh$ -i $Rash\bar{\imath}d\bar{\imath}$, p. 291. En outre, on paraît bien avoir Čam-bali γ , encore qu'on ne l'ait pas reconnu, dans une inscription nestorienne du Semiréc'e (cf. Chwolson, Syrisch-nestorian. Grabinschriften, Neue Folge, 1897, p. 28; pour la construction qui a arrêté Chwolson, cf. son no 97, à la p. 25).

P. 362, note 4. — Le nom personnel de "Sängün" (dans l'Histoire secrète des Mongols, il faut en réalité partir de Sänggüm; je le montrerai dans les notes de mon édition) est écrit 亦東哈
Yi-la-ha dans le Yuan che et le Cheng-wou ts'in-tcheng lou, et de même Ïlqa (= Ilaqa?) dans Rašīdu-'d-Dīn qui dépend de la même source que ces deux ouvrages chinois ²), mais toujours Nīlqa dans l'Histoire secrète des Mongols (§ 165, 166, 167); l'une des formes

¹⁾ Bügü est la forme des textes chinois de l'époque mongole (cf. JA, 1920, I, 158; T'oung Pao, 1928/29, p. 134). C'est Bügü qu'il faut rétablir au lieu de Tügü dans Berezin, Trudy, V, 111—112, et VIII, 112. Les textes de Rašīdu'd-Dīn que traduit Berezin portent sur les Naïman; ils montrent ainsi la popularité de la légende de Bügükhan dans tout le monde turc et peut-être même turco-mongol.

²⁾ Certaines variantes des mss. de Rašīdu-'d-Dīn peuvent d'ailleurs se lire également Nīlqa, mais je crois que Ilqa est la bonne leçon.

semble être issue de l'autre, et j'ai supposé en 1920 (JA, I, 176) que Yi-la-qa pouvait être sorti de Nilqa "soit par dénasalisation dialectale de l'initiale, soit par erreur de lecture d'un texte mongol original où, comme il est usuel à l'époque ancienne, le point de l'n initial n'était pas marqué". Je partais de l'idée que Sänggüm était le plus jeune fils d'Ong-khan, et que nïlqa (aujourd'hui nilya, "petit garçon") s'est employé parfois au sens de "le plus jeune" 1). M. B. invoque aujourd'hui que Naṣīru-'d-Dīn Ṭūsī donne, pour le nom de Sänggüm, la forme الكنا Ïlaqa, qui peut remonter à une source analogue à celle de Rašīdu-'d-Dīn, du Cheng-wou ts'in-tcheng lou et du Yuan che, mais montre du moins que la leçon Ïlqa ou Ïlaqa était bien donnée de bonne heure dans cette source; en outre, le nom de Ïlqa a été porté par un chef mongol en Perse lors de la prise de Bagdad (cf. sur lui Bretschneider, Med. Researches, I, 111, qui, à la suite de Pauthier, suppose que Kuka Îlqa recouvre, dans Kuka, le nom du Chinois Kouo K'an). La double hypothèse que j'ai formulée n'en subsiste pas moins, mais en la présentant un peu différemment. Il y a dans l'Histoire secrète des Mongols des cas pratiquement certains de méprises entre alif initial et n initial (à raison du manque d'un point sous l'n initial); "Isäbur" pour Nišapur dans le § 259 de l'Histoire secrète des Mongols doit bien être une mauvaise lecture de ce genre; on peut donc supposer que le Nïlqa de l'Histoire secrète des Mongols est une mauvaise lecture des transcripteurs du XIVe siècle aidée par l'attraction du mot mongol n'ilqa, mais la bonne forme serait Îlqa ou Îlaqa 2). Toutefois des doublets avec et sans n- initial se

¹⁾ Cf. cette parole de Gengis-khan dans Histoire secrète des Mongols, § 242: Dä'ünär-ün minu nïlqa Otčigin büi-jä, "De mes frères cadets le plus jeune est [Tämügä-] otčigin". Kovalevskii, qui a bien nïlqa seul p. 660, paraît à la p. 646 y voir un doublet de niyun; mais niyun doit être une variante médiocre de nuyun, nu'un, et n'a rien à voir avec nïlqa.

²⁾ En faveur d'une faute des transcripteurs, on peut invoquer que le mss. mongol

rencontrent également; l'Histoire secrète des Mongols connaît nongqasun (§ 85) et ongqasun (§ 101) pour "laine", et Kovalevskiï a enregistré pour ce mot des orthographes noosu et novosun (= no'osun) à côté de ongvasun et de ongvosun; de même l'Histoire secrète écrit toujours iču- pour le verbe signifiant "reculer", "s'en retourner", alors que le mongol classique ne connaît que niču-. On peut donc se demander si Ïlqa et Nïlqa ne sont pas tous deux corrects et ne représentent pas vraiment deux formes dialectes différentes, Ïlqa étant par exemple la forme spécifiquement kéraït et Nïlqa la forme du mongol proprement dit.

P. 370, note 4. — Le chinois Ho-tou répond au Qodu de l'Histoire secrète des Mongols et ne peut-être "Qūl-tughān". Les noms de Toqto'a-bäki, de ses frères et de ses fils seront à étudier dans un article spécial; Berezin a souvent corrigé pour eux les leçons de ses mss. d'une manière aussi arbitraire que malheureuse. Je ne crois pas que le nom de "Qūltughān-Markān" (p. 371) se retrouve tel quel dans les sources chinoises 1). Sur le nom de Toqto'a-bäki, cf. JA, 1920, I, 164. Toqto'a est le plus souvent rendu par 脫 脫 T'o-t'o (= Toqtō) sous les Mongols; mais il y a aussi un nom 土 土 哈 T'ou-t'ou-ha (Yuan che, 128), bien probablement identique au nom 脫 充 哈 T'o-t'ou-ha du 憲 臺 通 Hien-t'ai t'ong-ki (éd. du Tchong-kouo hio-pao de 1916, 8 a); ces formes ramènent peut-être à une prononciation *Toqtuya de Toqto'a, qui justifierait Tuqtuyan ou Toqtuyan.

P. 381. — M. B. se défie à bon droit du *uluy-wazīr*, "grand vizir", que Vasilev et Berezin ont voulu retrouver sous "Aolo-botzile"; "botzile" est en réalité une transcription russe basée sur la pronon-

récemment découvert en Mongolie et qui contient, avec des fautes innombrables, environ la moitié du texte original de l'Histoire secrète des Mongols, écrit Ilqa Sänggüm et non Nilqa Sänggüm; mais par ailleurs les confusions d'alif et de n initiaux abondent dans ce mss.

¹⁾ Le nom d'année du "bull" est une inadvertance de traduction résultant de l'emploi assez lâche du mot byk en russe; il faut ici "bœuf" et non "taureau".

ciation pékinoise moderne; on doit transcrire 字極烈 po-ki-lie (*bögilä), et nous avons là, selon toute vraisemblance, le titre qui a pris finalement en mandchou la forme de beile. Il ne me paraît guère possible de retrouver dans 蒸耀 Ngao-lo (= *Aulo, *Auro, *Ōlo, *Ōro?) "une mutilation chinoise du nom de Qutula-qaghan". Les textes relatifs à ce royaume mongol du milieu du XIIe siècle ont été jusqu'ici fort mal étudiés par les sinologues européens; pour l'ensemble des sources chinoises, voir le travail de Wang Kouo-wei signalé dans T'oung Pao, 1928/29, 126—128.

- P. 382. Je doute que Gengis-khan ait jamais porté le titre de $qa\gamma an$ et m'en expliquerai à propos de l'Histoire secrète des Mongols; son véritable titre me paraît avoir été Činggis- χ an ou Činggiz- χ an.
- P. 382. M. B. doit trouver tout le premier assez peu satisfaisants le genre de distinction que fait Palladius entre Mong-kou et Ta-ta et l'explication que Palladius en propose.
- P. 382, note 4. M. B. a emprunté à Berezin l'information que, au lieu de bögäül, ou bäkäül, "officier de bouche", les Naiman et quelques autres tribus employaient "qunsat", prononcé "qunjat" dans lá Mongolie orientale; mais les mss. mêmes de Berezin supposent respectivement qïsat et qïčat (aux passages signalés par M. B. il faut ajouter Trudy, XV, 140; texte persan, 210), et cette forme est confirmée par l'étymologie qīsmīšī, "écrasement", qu'indique Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, Trudy, V, 176); qīsmīšī est naturellement une forme persane substantive en -ī du participe turc qïsmīš, tiré lui-même de qïs- qui signifie "écraser" dans tous les dialectes turcs. Dans Trudy, XIII, 130, "Uqdaï-Qunjat" est, d'accord d'ailleurs avec les meilleurs mss., à lire بوقداي قنيجان Euqadai-Qïčat, et cette forme est confirmée par le texte parallèle du Cheng-wou ts'intcheng lou (éd. de Wang Kouo-wei, 28 b) qui écrit 不花台 乞寮

Pou-houa-t'ai-k'i-tch'a, c'est-à-dire Buqataï-qïča[t] 1). Il serait particulièrement intéressant que le mot naiman pour "officier de bouche" fût tiré directement d'une racine turque; mais on sait que les étymologies turques de Rašīdu-'d-Dīn sont souvent sujettes à caution, et en turc une forme qïsat ne dérive pas facilement de la racine verbale qis-; nous devons donc attendre d'autres informations avant de nous prononcer 2). Quant à l'alternance de -s- et de -č-, elle est

¹⁾ L'Histoire secrète des Mongols (§ 168) voit ici deux hommes qu'elle appelle Buqataï et Qïrataï; mais si le dédoublement devait bien être dans le texte original, "Qïrataï" peut résulter d'une altération soit dans le mss. dont se sont servi les transcripteurs, soit dans la tradition de cette transcription; en effet le mss. mongol récemment découvert écrit "Buqataï Kičiγutai", évidemment altéré lui aussi, mais où le č de qičat s'est néanmoins maintenu. Je profite de l'occasion pour signaler que, dans les textes relatifs à Buqataï-qičat, il s'agit de manger non pas des "chevaux" (comme l'a cru évtdent Berezin, Trudy, XIII, 130, 296, en lisant un soi-disant turc un yulqï qu'il identifiait au mot urc connu usignaler qu'il identifiait au mot urc connu usignaler qu'il identifiait au mot urc connu usignaler, "troupeau de chevaux"), mais bien le "festin de fiançailles", en mongol bu'uljar; et les meilleurs manuscrits de Rašīdu-'d-Dīn ramènent en effet à būljar.

²⁾ C'est la forme en -at qui me fait hésiter à admettre une dérivation du turc, car autrement des titres mongols de fonctions ont pu être empruntés de dialectes turcs. Beaucoup n'en restent pas moins d'origine encore douteuse; tel est le cas pour le bögäül dont qësat ou qëčat serait un équivalent et pour son quasi-synonyme baurči. Au temps de Bābur, le bögüül était au-dessus du baurči; on traduit souvent, sans grande conviction, bögäül par "échanson" et baurčī par "cuisinier". Mais, pour bögäül ou bäkäül (bägäül?), dont la forme n'est d'ailleurs pas claire encore que la suffixation finale -ul (<-'ul <-*\gammuul \lambda -*\gammu ul ou -*βul) se trouve dans nombre de titres turco-mongols, je n'ai pas relevé jusqu'ici le mot dans un texte en langue mongole (cf. sur lui Radlov, dans ZVOIRAO, III, 24; W. Bang, Vom köktürk. zum osmanischen, 2-3, pp. 61-62; Gombocz, dans Mém. Soc. fin. ougr., XXX, 40; Samoïlovič, dans Izv. R. Ak. Nauk, 1919, 1115-1116; et mes remarques de T'oung Pao, 1925/26, 64; y joindre encore les indications de Vullers, I, 253). Quant à baurči, on le rencontre, sous la transcription bawurči, et dès les premières nominations de fonctionnaires par Gengis-khan, dans l'Histoire secrète des Mongols (par exemple § 124, 208, 229; mais il ne paraît guère avoir survécu en mongol classique, car, à en croire les sources de Kovalevskiï et de Golstunskiï, ba'určin gür ou ba'urči gür signifierait une "auberge", et Golstunskiï va jusqu'à donner expressément, comme synonyme, ba'uri gär, où ba'uri est un "lieu où on descend", de ba'u-, "descendre de cheval"; mais il doit y avoir eu là une contamination, et ba'urči ne peut évidemment se tirer de ba'u-. M. Vladimirkov a retrouvé ba'urči, au sens de "cuisinier", dans la traduction mongole du dictionnaire tibétain Li-ši'i gur-khan et en a déduit que le mongol avait connu un mot bayur ou ba'ur, "foie", correspondant au turc bayïr, "foie"; ba'určï ou

connue en mongol, mais surtout à l'initiale; dans le cas présent, il peut s'agir seulement de deux formes dialectales mongoles, dont celle en -s- serait naiman (donc occidentale) comme le veut Rašīdu-'d-Dīn; je ne crois pas qu'aucune de ces deux formes se soit retrouvée ailleurs jusqu'ici.

- P. 383. Les hommes dont il est question sous le n⁰ 6 ne sont pas chargés "to carry the swords in one place", mais ce sont des porteurs de sabre (comme les *qorči* sont porteurs de carquois); il s'agit de ceux que les textes appellent plus tard des *üldüči*, en mongol classique des *ildüči*, de *üldü* (*ildü*), "épée".
- P. 383. Pour le nº 7, le terme d'aqtači est employé dès cette occasion dans le texte mongol (§ 124).
- P. 383. La coutume d'envoyer des messagers porteurs de flèches est attestée déjà pour les Tibétains sous les T'ang. M. B. a peut-être raison dans son hypothèse très ingénieuse sur les quatre personnages qui doivent être des "flèches qui vont loin" et des "flèches qui vont près", mais il ne faut pas oublier que, dans l'original mongol, qola-yïn qo'očaq oyïra-yïn odola, qo'očaq et odola sont des noms de flèches inconnus par ailleurs et que qola, "loin", et oyïra, "près", sont 'amenés par l'allitération'.
- P. 383. La description de la "garde" de Gengis-khan et de ses successeurs méritera un travail spécial; en attendant, on peut

ba'určin serait primitivement mongol, et c'est du mongol que le mot aurait passé en turc où il a fait une assez grande fortune depuis l'époque mongole (Doklady Ak. nauk, B, 1926, 28); M. Poppe (Zap. Koll. Vostokovedov, III, 574) a suivi M. Vladimircov. Le raisonnement me paraît assez fragile. La traduction mongole du Li-ši'i gur-khan est du XVIII° siècle, et n'ajoute naturellement rien en elle-même aux mentions qu'on trouve par exemple dans l'Histoire secrète des Mongols. Mais l'Histoire secrète elle-même contient de nombreux mots purement turcs que les Mongols ont empruntés. Ce qu'il faudrait nous montrer en mongol, c'est le mot ba'ur lui-même; il ne s'y est jamais rencontré. Jusqu'à nouvel ordre, nous devrons bien tirer ba'urči de ba'ur, "foie", comme le faisait déjà Radlov (IV, 1433), mais ce sera en tant que les Mongols ont emprunté le terme tout fait à un dialecte turc où "foie" se disait peut-être ba'ur ou baur plutôt que bayïr; tel est le cas aujourd'hui par exemple en kirghiz et en turc de Kazan.

joindre aux informations de M. B. la longue note de Chavannes dans T'oung Pao, 1904, 429-432, et aussi Yule-Cordier, Marco Polo³, I, 379—381, Notes and Addenda, 69. Il est certain qu'au moins à partir du début du XIVe siècle, la garde était le käšik, et les soldats de la garde étaient les käšiktän, au singulier käšiktü (et käšiktäi). Malgré Yule et Cordier, il faut garder le "Quesitan" (= "Quesictan"?) des mss. de Marco Polo et ne pas corriger en "Quesican"; M. Benedetto a malheureusement encore suivi Yule. De même le كزيكبانان käzikbānān que M. Blochet a toujours adopté dans son édition de Rašīdu-'d-Dīn paraît à lire كزيكتانان käziktänān, pluriel persan de käziktän. Bien qu'au XVIIIe siècle les commissaires de K'ien-long n'aient plus su que faire des transcriptions chinoises de käšiktän, käšiktü, käšiktäi, et les aient altérées pour les amener à jisäyitäi, le vieux mot subsiste dans le nom de la tribu mongole des Kešikten, qui ne sont pas du tout des "heureux", mais qui, comme tant de tribus mongoles actuelles, tirent leur nom de charges de cour de l'époque mongole. Mais si la forme käšik et ses dérivés sont bien assurés pour la fin de la dynastie mongole, il n'est pas sûr que cette forme soit primitive. On a vu que Rašīdu-'d-Dīn écrit käziktänān, pluriel persan de käziktän, et il parle ailleurs des "quatre käzik" (éd. Blochet, II, 532), qui sont les quatre sections de la garde se relayant tous les trois jours; mais ailleurs il orthographie کشید käšik (cf. Quatremère, Hist. des Mongols, 309—311). D'autre part, les transcriptions chinoises du Yuan che et aussi d'autres textes écrits sous les Mongols sont avec 薛 sie en second élément, ce qui paraît supposer *käsäk, *käsäktän, ou *käzäk, *käzäktän, mais non käšik, käšiktän. En outre, on doit se rappeler que le Yuan che par exemple suit des sources où s- devant i restait encore s-, au lieu que ce s- est toujours passé à š- pour les transcriptions de l'Histoire secrète des Mongols; ce passage de s- à šdevant i doit donc se placer vraisemblablement vers la fin du XIIIe siècle, et peut-être d'abord dans certains dialectes seulement. Le mongol classique ne connaît plus qu'un mot käšik (kešik), au sens de "faveur", "bonté"; en réalité c'est à mon avis le même mot que l'ancien käšik, "garde", mais, dans les deux sens, les Mongols ont emprunté le mot au turc käzig ou käzik, bien attesté en ouigour, et dont le vrai sens est "tour" (on prend son "tour" de garde) et par suite "sort", "destinée" (cf. par exemple Radlov, II, 1172-1176, et F. W. K. Müller, Uigurica, II, 22, 68); on trouve aussi dialectalement, en kirghiz par exemple, la forme käzäk (qu'il ne faut pas confondre avec käsäk, "morceau", "branche", à laquelle répond le mongol [emprunté?] käši'ün). Il me semble que, lorsque les Mongols ont emprunté le mot, la langue a hésité quelque temps entre les deux formes käzik ou käzäk; mais le mongol n'avait pas de z et le rendait soit par j, soit par s; la forme $k\ddot{a}z\ddot{a}k$ a donné * $k\ddot{a}s\ddot{a}k$, qui est représenté par les transcriptions chinoises faites sous la dynastie mongole; la forme käzik s'est naturellement maintenue telle quelle en jaghatai et chez certains auteurs persans, mais en mongol elle a commencé par donner käsik, qui a abouti au käšik actuel dans le courant du XIVe siècle; le mandehou a emprunté le mot sous la forme kesi, au sens de "bonheur", "bénédiction" 1).

Pour ce qui est des deux grandes catégories des personnes composant la garde, M. B. les appelle "turgewut" et "kebtewut (singulier kebtewur)". Pour le premier terme, il faut lire turqu'ut (= turγu'ut), pluriel de turquq (= turγuq); le mot, emprunté au turc, se trouve déjà au sens de "garde" dans le Qutadγu bilig (cf. Radlov, III, 1457) 2); les 70 turqu'ut (dalan turqu'ut) ou "70 gardes

¹⁾ Le note 7 de la p. 383 de M. B. est donc à modifier ainsi que le passage sur lequel elle porte: käšik n'est pas à interprèter là par "heureux", et käšiktän n'est en tout cas pas le pluriel de käšik.

²⁾ Turqaq (= turyaq) ou turyaq se rencontre assez souvent non seulement dans l'Histoire secrète des Mongols, mais aussi dans Rašīdu-'d-Dīn, où Berezin (V, 280 et XV, 128) l'a mal interprété tantôt par "retenir", tantôt par "guerrier". M. Blochet (II, 27, 77;

de jour" dont parle M. B. d'après l'Histoire secrète des Mongols (par exemple § 192) se retrouvent dans Rašīdu-'d-Dīn où il est question de Toqučar qui était connu sous le surnom de Dalanturqaqtu Toqučar (Berezin, dans Trudy, V, 151; XV, 14), c'est-à-dire de "Toqučar qui a les 70 turqaq"; le suffixe -tu est régulièrement le suffixe mongol de possession 1). Si le mot turqaq $(tur\gamma aq)$, pluriel turqa'ut (turya'ut), n'a pas subsisté directement en mongol classique, je ne doute pas que nous devions le retrouver dans le nom des "Toryōt" (écrit aujourd'hui Toryoot) ou "Toryūt", mais dont la forme ancienne, encore adoptée par Sanang-Secen, est Torya'ut (Turya'ut); les explications données pour ce nom par Howorth (I, 558) et par Aristov (Zamétki o korennom sostavé, 308) sont fantaisistes. Les Toryot doivent ce nom soit au souvenir de la garde de Gengis-khan, soit, en tant que descendants des Kéraït, à l'ancienne organisation de turyaq que nous savons par l'Histoire secrète des Mongols avoir existé chez les Kéraït avant d'être adoptée par Gengis-khan²).

Quant aux "kebtewut" ou käbtä'üt de l'Histoire secrète des Mongols,

App., p. 29) a donné l'explication correcte par "garde, sentinelle", mais en ajoutant le mot en écriture mongole comme s'il l'avait rencontré dans un texte vraiment mongol; nos dictionnaires mongols ignorent en réalité turyaq et je suppose que M. Blochet l'a tacitement remis en écriture mongole en partant de la forme turque. Pour l'emprunt du mot en persan, cf. encore Vullers, I, 435.

¹⁾ Berezin, V, 280, s'est absolument mépris sur ce terme mongol et sur sa glose explicative en persan. En comparant la lecture ancienne d'Erdmann, et celles de Berezin dans V, 280, et VII, 201, il paraît bien qu'il était dit en persan de quelque manière que Toqučar était à la tête de tout ou partie des turqaq et des käšiktü; quant au terme mongol, les manuscrits utilisés par Berezin le donnent correctement.

²⁾ J'ai rédigé depuis longtemps un travail sur l'histoire ancienne des Kalmouks, que je n'ai pas fait encore paraître parce que je n'avais pas la solution de certaines difficultés; c'est dans ce travail que je reviens sur l'histoire des Τοτγōt. Je dois dès à présent toutefois prévenir une objection: Berezin, non sans hésitation d'ailleurs, a supposé le nom des Τοτγōt ancien et a cru qu'il existait au temps même de Gengis-khan. Mais c'est là une erreur; ce qu'il a lu τογυτ (V, 78) est à transcrire Τατγυτ, et nous avons là la tribu des Τατγυτ dont le nom se trouve dans l'Histoire secrète des Mongols (§ 120).

le singulier n'en est pas "kebtewur" (qui ne s'est jamais rencontré), mais käbtä'ül, donné lui aussi à maintes reprises dans l'Histoire secrète des Mongols et qui est identique au käbtäül que M. B. lui-même a bien retrouvé sous les leçons fautives de Berezin¹). Le mot n'a pas survécu en mongol littéraire et semble être une formation mongole tirée de käbtä-, "être couché"; il serait alors analogue aux mots jaghataï yatïš et yataγ, "garde de nuit", tirés de yat-, "être couché". Mais l'origine des dérivations turques et mongoles en -'ul (<-γul) ou -'ül (<-gül) pour des noms de fonctions n'est pas encore claire²).

¹⁾ Käbtäül était déjà donné correctement, quoiqu'avec un point d'interrogation, dans Hammer, Ilkhane, I, 89. Aux passages de Berezin déjà relevés par M. B., il faut joindre V, 84.

²⁾ M. W. Bang a groupé un certain nombre de ces mots en -'ul, -'ül dans Vom Köktürkischen zum Osmanischen II-III, 56-66, et propose d'y voir primitivement des abstraits, ce qui ne me paraît pas établi. L'étude serait à reprendre en recherchant si cette suffixation est primitive en mongol comme en turc ou si les formations vraiment mongoles de ce type (telle que käbtä'ül, käbtäül) sont analogiques des formations turques à même suffixe. Beaucoup de ces mots sont encore obscurs; on a déjà vu plus haut que tel était le cas pour bögäül ou bäkäül (bägäül?). Non moins obscur est كوتاول kütäül que M. Bang (p. 60) n'indique que sous cette forme, mais auquel il faut joindre كاتاول et كتاول kätäül (Radlov, II, 1053 et 1127); M. Bang en rapproche l'afghan kottwāl, ce qui ajoute encore aux complications, car ce dernier mot, qui n'est pas afghan d'origine, est assez ancien et a eu une grande fortune; on le rencontre au moins dès Rašīdu-'d-Dīn dans Blochet, II, 33), et on trouvera d'autres renseignements sur lui dans Vullers, II, 907, et dans Yule, Hobson-Jobson², 265. Si la forme primitive est kütäül, et non kätäül, on songe naturellement à un dérivé de turc küt-, "garder"; mais on est presque tenté de lire kötäül et de voir là une prononciation jaghatai en ö d'un mot primitivement à voyelle ä; une contamination entre kütäül et käbtä'ül, sans être impossible, ne paraît pas vraisemblable. Parmi les beaux mots de ce type non relevés par M. Bang, il faut inclure encore Sartayul = Sarta'ul, nom mongol des Musulmans (surtout de ceux du Turkestan russe) au Moyen Age, pour lequel on a aussi alors les formes Sartaqtaï et Sartaqčin; ce sont autant de dérivés de Sartaq (bien connu comme nom propre de personne sous les Mongols) qui n'est lui-même originairement que le nom même des "Sart" (déjà employé sous cette dernière forme dans le Qutadyu bilig). De même encore les gošaqul de Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, Trudy, قوشاقهل qošaqul ou قوشاول V, 205; XV, 33, 142, 170, 178), que Rašīdu-'d-Dīn explique en disant qu'ils sont ainsi nommés parce qu'on les a constitués en prélevant deux hommes sur dix dans d'autres formations militaires; le mot semble donc se rattacher à une formation dérivée du turc

P. 383. — Les gardiens des portes sont bien des ä'üdänči comme
M. B. l'a supposé.

P. 384. — L'étendard de Gengis-khan n'était pas "a standard with nine white tails", mais "a white standard with nine tails" (yäsün költü čaqa'an tuq, dans Hist. secrète, § 202); par köl, mot-à-mot "pied", auquel le chinois répond par kei, "queue", j'entends neuf "flammes" disposées l'une au-dessous de l'autre sur le côté flottant de l'étendard (celui opposé à la hampe); cette interprétation résulte pour moi des miniatures persanes où on voit des drapeaux mongols et des tableaux chinois où figurent des drapeaux des nomades même un peu avant les Mongols. Quant au drapeau décrit par "Mong Hong" (lire vraisemblablement Tchao Hong), ce n'est pas celui de Gengis-khan, mais celui de Muqalï, également à neuf "queues", et nous ne pouvons dire si la "lune noire" se trouvait aussi sur l'étendard de Gengis-khan ou si elle était une marque distinctive de celui de Muqalï; j'inclinerais plutôt à cette seconde solution.

P. 385. — "The military aristocracy, as among the Turks, bore the title of tarkhans"; les textes dont je dispose ne me paraissent pas justifier une affirmation aussi générale; de même ce qui est dit en général des honneurs témoignés aux tarkhan (en mongol darqan) lors des banquets concerne nommément les deux gardiens de troupeaux Badaï et Qïšlïq (Qïšïliq dans l'Histoire secrète) que Gengis-khan nomma darqan et à qui en outre il conféra le privilège exceptionnel d'avoir des gardes du corps porteurs de carquois (qorčïn) et des assistants qui, lors des banquets, accom-

qoš (emprunté dans mo. qos), "paire"; dans un passage parallèle à Berezin, Trudy, XV, 33, le Cheng-wou ts'in-tcheng-lou (59 b) écrit 火 坊 houo-tchou-lo, ce qui semblerait ramener à *qojul, mais peut-être le second caractère est-il fautif (par exemple pour 床 chou). Sur les formes en -aul, cf. aussi von Le Coq, Türk. Namen und Titel in Indien, 5—6.

plissaient pour eux un rite d'invitation ($\ddot{o}t\ddot{o}k$) analogue à celui observé pour le souverain lui-même 1).

P. 386. — Si "gauche" signifie "Est", ce n'est pas précisément parce que les Mongols regardaient le Sud comme "le côté le plus honorable", mais en tant qu'ils s'orientaient face au Sud, à la chinoise.

P. 387. — "Tashatun" se trouvait bien déjà dans l'édition russe, mais c'est une forme fausse; le seul document qui nous parle de ce personnage ouigour, et qui est sa biographie au ch. 124 du Yuan che, écrit 塔塔納阿 T'a-t'a-t'ong-a; le nom ne se laisse pas encore restituer complètement, mais la seconde partie ne peut être que le turc tonga, "héros" (cf. JA, 1913, I, 457). Il est assez

¹⁾ Tel me paraît bien être le sens du § 187 de l'Histoire secrète des Mongols, mal compris par Palladius. Le mot ötök ou le verbe ötöklä'ül- apparaissent à plusieurs reprises dans l'Histoire secrète (§ 154, 189, etc.); l'ötök était l'"invitation à boire"; ötöklä'ül- est le causatif du verbe dénominatif issu de ötök. Le Tcho-keng lou de 1366 (21, 19-20) décrit le rite observé pour boire dans les banquets impériaux. Un homme tenant une tablette de bois était debout à gauche du souverain; un autre tenant une coupe se tenait debout à sa droite; celui qui tenait la tablette disait to wo-t'o; celui qui tenait la coupe répondait 打 🎢 ta-pi, la musique jouait, puis on présentait le vin à l'empereur qui buvait; quand il avait fini, la musique reprenait un autre air et on offrait à boire aux hauts dignitaires. T'ao Tsong-yi, l'auteur du Tcho-keng lou, voit là un rite que les Mongols auraient hérité des Kin, mais je crois plus vraisemblable, dans le cas présent, qu'il s'agisse d'un usage turc. En effet wo-t'o est naturellement l'ötök de l'Histoire secrète des Mongols. Le mot n'a pas survécu en mongol, mais en fait je ne le crois pas mongol d'origine; c'est simplement, à mon avis, le mot turc ötüq, "prière", et il ne peut être qu'emprunté (et assez tardivement) en mongol, car la correspondance normale de ötü- en mongol est öči-, parfaitement attesté; en somme, la formule d'invitation serait la même que celle usuelle en chinois dans le même cas, 📻 👬 ts'ing-ts'ing, "je [vous] prie, je [vous] prie". Et quant à ta-pi, en valeur de transcription sous les Mongols *dabi (aves les incertitudes de notation entre t- et d- initiaux dans les transcriptions chinoises de mots altaïques), j'y vois le turc tabïq ou tabuq, "hommage", "respect", qui existe en mongol, mais emprunté au turc (cf. Vladimircov, dans ZVOIRAO, XX, 170). En somme, le premier héraut dirait, "je vous prie", et le second ajouterait "en hommage". Dans les textes chinois de l'époque mongole, on trouve souvent la mention d'une catégorie de gens appelés 幹 脫 wo-t'o (altéré dans bien des cas en 幹 脫 kan-t'o); malgré l'identité de la transcription, il s'agit d'un tout autre original; ce second wo-t'o représente une prononciation ortoq de ortaq, nom connu des associations commerciales qui étaient organisées surtout par les Musulmans.

singulier qu'aucun texte du XIII^e siècle n'ait livré jusqu'ici le nom de ce personnage, ni ne fasse allusion à son histoire; sa popularité paraît commencer lorsqu'il reçut un titre posthume en 1308, et il se peut que son rôle ait été grandi après coup 1).

¹⁾ T'a-t'a-t'ong-a est bien connu en Europe depuis l'article qu'Abel Rémusat lui a consacré (Nouv. mél. asiat., II, 61-63); celui-ci l'a tiré du Yuan che lei-pien (28, 2) qui reproduit en réalité le Yuan che avec quelques coupures; je ne sais à quoi Rémusat fait allusion en disant que la conversation de Gengis-khan et de T'a-t'a-t'ong-a "est racontée avec quelques détails de plus dans divers ouvrages mandchous et chinois"; s'il s'agit du Yuan che et qu'il y ait eu accès, on ne voit pas pourquoi il ne l'a pas utilisé directement (le Mong-wou-eul che-ki ne connaît pas d'autre source que le Yuan che pour T'a-t'a-t'ong-a; cf. aussi Asia Major, II, 287). En tout cas, et à part une suite de contresens de Rémusat à la p. 62 sur les paroles que, selon Rémusat, T'a-t'a-t'ong-a adresse aux "autres princes" alorsque, dans le texte, le Ouigour parle à ses propres fils, il y a une différence importante entre le Yuan che et le Yuan che lei-pien. Celui-ci dit que Gengis ordonna à T'a-t'a-t'ong-a d'"enseigner les princes ses fils au moyen des lettres ouigoures" (太子諸子 t'ai-tseu tchou-wang ne signifie pas "le fils aîné de Tchingkis et les autres princes mongols" comme l'a cru Rémusat; il n'y avait pas à proprement parler de t'ai-tseu ou "prince héritier" eu 1206; le Mong-Ta pei-lou a une rubrique t'ai-tseu tchou-wang, et tous les fils de Gengis y sont appelés t'ai-tseu; t'ai-tseu a eu d'ailleurs. parmi les Kin et ensuite parmi les Mongols, des emplois encore plus lâches). Mais le texte complet du Yuan che est que Gengis-khan ordonna à T'a-t'a-t'ong-a "d'enseigner aux princes ses fils à écrire la langue nationale (c'est-à-dire le mongol) au moyen des lettres ouigoures" (命教太子諸王以畏兀 字書 阅言). Si Rémusat a connu le texte véritable du Yuan che, on comprend d'autant moins qu'il l'ait négligé que cela lui aurait permis de corriger l'opinion de Klaproth, reproduite et approuvée par lui en 1820 dans les Recherches sur les langues tartares (p. 31), et selon laquelle "sous le règne de Tchinggis-khan et des trois premiers de ses successeurs, Ogode-khan, Gouïyou-khan et Monggou-khan, on n'écrivoit pas en langue Mongole, mais en ouigour". Le rôle prêté à T'a-t'a-t'ong-a par sa biographie peut avoir été grandi indûment, mais il n'y a guère à douter qu'on ait écrit la langue mongole, avec des caractères ouigours, dès le début du XIIIe siècle. Nous ignorons en quelle langue Gengis-khan aurait ordonné en 1206 à Sigi-qutuqu d'inscrire les sentences judiciaires sur les "cahiers bleus" dont il sera question bientôt; a priori on doit penser que c'était vraisemblablement en mongol; mais il y a peut-être quelques réserves à faire sur la date. Plus tard, lorsque Gengis-khan eut au Turkestan chinois des conversations avec le taoïste K'ieou Tch'ou-ki, il ordonna de noter en traduction chinoise celle du 29 octobre 1222 (cf. Palladius dans les Trudy de la mission russe de Pékin, IV, 331; Bretschneider, Med. Res., I, 95, a confondu cette conversation avec celle dont il va être question ensuite, et ses conversations en dates européennes sont dans cette partie trop hautes d'un jour; c'est cette conversation du 29 octobre 1222 qui doit constituer l'ouvrage encore existant et que j'ai signalé dans T'oung Pao, 1928/29, 174-175). Mais, par la suite,

Même à prendre l'histoire au pied de la lettre, le Yuan che nous dit seulement que Gengis-khan, ayant appris par T'a-t'a-t'ong-a l'usage du "sceau en or" (会章 kin-tchang) du souverain des Naïman, fit dès lors apposer des sceaux sur ses propres édits; mais ni la biographie de T'a-t'a-t'ong-a, ni aucun texte contemporain de Gengis-khan ne donne, pour autant que je me rappelle, des renseignements sur le ou les sceaux que Gengis-khan employa. Le "sceau en or" du souverain Naïman n'avait naturellement pas été le premier du genre en Asie Centrale, et il ne fut pas le dernier; mais aucun terme mongol correspondant n'a encore été signalé, et le turc altun tamya, qui pourrait signifier "sceau d'or", s'est appliqué en fait non pas à un sceau en or, mais à un sceau apposé avec de l'encore d'or (cf. Pavet de Courteille, Dictionnaire turcoriental, 31) 1). M. B. parle de deux sceaux des souverains mongols, le al-tamya ou "sceau vermeil" et le kök-tamya ou "sceau bleu", mais ce sont là en réalité des termes turcs, et les formes correspondantes mongoles *al-tamaya et *kökö-tamaya n'ont pas encore été relevées 2).

le 31 janvier 1223, Gengis-khan eut avec le maître taoïste une autre conversation qu'"il ordonna à ses assistants de noter au moyen de lettres houei-ho" (東左右記以口統字; cf. Palladius, ibid., 333, 419); bien que, chez K'ieou Tch'ou-ki, houei-ho désigne tantôt les Musulmans et tantôt les Ouigours, il est bien vraisemblable qu'il s'agit ici d'un texte écrit en langue mongole au moyen de l'alphabet ouigour. Tel est le cas, de toute manière, pour la pierre dite de Gengis-khan qui doit être de 1225. Et on sait que le cachet de Güyük en 1246 est aussi en écriture ouigoure, mais en langue mongole.

¹⁾ Cf. l'expression en apparence synonyme altun nišanliq yarliq, "édit au cachet d'or", dans le yarliq de Toqtamis (ZVOIRAO, III, 16); mais le yarliq de Tämir-qutluq, a (ibid., 38) altun nišanliq al tamγaliq yarliq, ce qui montre que nišan et tamγa ne se confondent pas.

²⁾ Le mongol tamaya est très vraisemblablement emprunté, et semble sorti du turc tamya; M. Bang, Manich. Laien-Beichtspiegel (Muséon, XXXVI, 210), le tient toutefois pour un reste d'une civilisation préturque. Le mot apparaît déjà dans les inscriptions de l'Orkhon sous la forme tamqa; l'explication de Radlov sur tamya = *tayma (ZVOIRAO, III, 23) ne semble pas à retenir.

Le seul type de sceau des souverains mongols qui nous soit connu directement est le "sceau vermeil", apposé en vermillon sur du papier blanc; tel est le cas pour le sceau de Güyük et pour ceux des ilkhan de Perse; et le nom d'al-tamya se rencontre assez fréquemment à partir du milieu du XIIIe siècle 1). Quant au köktamya, Hammer (Goldene Horde, 219) l'avait déjà signalé. M. B. dit que "le sceau bleu ne s'est employé apparemment que dans les occasions les plus solennelles, principalement sur des documents adressés à des membres de la famille du khan"; et en note, il renvoie, pour un exemple d'"emploi du cachet bleu", à Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, Trudy, V, 40; texte persan, VII, 51). Mais cet exemple est celui-là même auquel Hammer avait déjà fait allusion, et on ne nous dit pas que le terme ou la chose soient mentionnés ailleurs. Dans ce passage de Rašīdu-'d-Dīn, il est question des fils d'un compagnon de Hulaqu, lesquels fils étaient au service d'Abaya, et il est dit que l'un d'eux, زوى Aruq, "se rendit une fois en ambassade auprès du qa'an (= Khubilaï) et en apporta un kök-tamya; et ici (= en Perse) toute la direction²) des šüsünči (?)³) lui fut

¹⁾ M. B. le signale dans le Tabakāt-i Nāṣirī, p. 1158 (où la note de Raverty est indéfendable); cf. aussi Vullers, I, 48; F. Babinger, dans Jahrbuch der asiat. Kunst, II, 190; aux exemples déjà relevés, ajouter par exemple Juwainī, II, 223, copié ensuite dans Rašīdu-'d-Dīn (éd. Blochet, II, 39); ce sont là naturellement les bullae rubeae ou bolle rosse des textes relatifs aux khans du Qipčaq (cf. Yule-Cordier, Marco Polo³, I, 352). Hammer qui, dans sa Geschichte der goldenen Horde, imprimée en 1840 (p. 218), avait distingué le al-tamya apposé en rouge de l'altun-tamya apposé à l'encre d'or, a prétendu en 1843 dans sa Geschichte der Ilkhanen (II, 242) qu'al-tamya est simplement "abrégé" (abgekürtzt) d'altun-tamya, "weil roth für die Farbe des Goldes gilt", et cette prétendue identité foncière des deux termes a passé dans Pavet de Courteille, Dict. turk-oriental, 31 (encore qu'à la p. 29 al seul soit rendu entre autres par "sceau... marqué en rouge..."); il n'y a, à mon avis, rien à retenir de cette théorie bizarre. Cf. aussi Samoïlovic dans Izv. R. Ak. Nauk, 1918, 1110; 1926, 1115.

²⁾ Je traduis par "direction" le mot que Berezin écrit toujours توساميشي et lit tüsämišī (cf. Trudy, V, 40 [2 fois], 77, 106 et la note p. 230) en le rattachant à tüz-, "préparer"; il le traduit tantôt par "organisation", tantôt par "direction"; les deux premières fois, Berezin a indiqué des variantes de ses mss.; il n'en signale plus par la suite. M. Blochet (II, 85, 131, 133) donne la même forme que Berezin,

passée; et par la suite, par création d'Abaya-khan, il fut émir". Comme on le voit, rien dans le texte n'indique la nature et la

sans aucune indication de variantes, et je ne vois pas qu'il ait de note explicative sur ce mot, ni dans le corps du volume, ni dans l'Appendice. Il s'en faut cependant que la forme et l'origine du mot soient assurées. Tous les passages montrent qu'il signifie la "direction" d'un groupe d'individus, le fait de les avoir sous ses ordres. Mais le glossaire de l'édition de Bombay de Waṣṣāf écrit بوسامىشى yosamišī (cf. Vullers, II, 1531) et y voit un doublet de yasamišī; bien que Quatremère n'ait rien dit de ce doublet dans sa note sur yasamišī (Hist. des Mongols, CLXII), cette solution ne serait pas impossible en soi, puisque nous avons vu les doubles formes bögäül et bäkäül (bägäül?), kötäül et kätäül et qu'on connaît de bonne heure un doublet yolauči de yalavač (cf. ZVOIRAO, III, 23-24); mais il serait assez surprenant que Rašīdu-'d-Dīn employât concurremment les deux formes, et d'ailleurs yasamišī, bien que signifiant l'action de régler, de mettre en ordre, paraît se distinguer par une nuance sémantique du mot qui nous occupe ici et qui signifie le fait d'avoir tels ou tels groupes sous ses ordres. Si les mss. de sans variante, comme les توساميشي sans variante, comme les éditions de Berezin et de M. Blochet donnent lieu de le supposer, c'est à cette forme qu'il faudra se tenir. Mais les formes turques connues ne donnent pas directement d'explication satisfaisante (Radlov n'a pas de verbe توساملي; Pavet de Courteille, 234, a seulement un mot توشاميشي qu'il interprète par "rébellion", "action de s'élancer", mais pour lequel je ne trouve pas de correspondant dans Radlov, et qui d'ailleurs n'irait pas ici; à l'index de son t. 3, p. 18, s.v. توشامكاي, Radlov renvoie à un ³tüšä-, 1588, qui ne se trouve pas dans le corps même du dictionnaire, et d'ailleurs signifie vraisemblablement "étaler"); je me demande si, dans tüsämišī, nous n'avons pas affaire à une forme verbale apparentée au mot mongol usuel pour désigner les "fonctionnaires", tüšimäl (< *tüsimäl; emprunté en ouigour tardif sous la forme tüsümäl; cf. Radlov, III, 1591, confirmé par ZVOIRAO, XVI, 03).

 valeur du kök-tamya ni n'établit même qu'il fût adressé à Abaqa et ne fût pas un diplôme remis à Aruq pour son usage personnel. Je crois donc que les conclusions de M. B. sont ici au moins prématurées, et peut-être même peut-on entrevoir une explication assez différente que je ne proposerai d'ailleurs qu'à titre très hypothétique.

Dans la traduction chinoise abrégée de l'Histoire secrète des Mongols, que Palladius avait alors seule à sa disposition, il est raconté (§ 203) comment Gengis-khan confia les fonctions de grand juge à Šigi-qutuqu (en 1206) et lui prescrivit d'inscrire les décisions sur des 青州 ts'ing-ts'ö¹). Palladius (Trudy de Pékin, IV, 115) a traduit ce terme par "tablettes noires" (čërnyya dščicy), en quoi

سوسونحي). Radlov veut expliquer ce mot par susun, qui signifie en jaghataï "petit lait" et en kirghiz s'emploie au sens de "boisson" en général; d'après Radlov, il s'agirait d'un employé des stations de poste chargé de faire boire (et manger, ajoute Radlov) les fonctionnaires de passage. Malgré la transcription arabe et l'original ouigour qui écrit le mot avec u et non \ddot{u} dans la première syllabe, j'incline à revenir pour le yarliq à une étymologie que Berezin avait proposée (Khanskie yarliki, II, 31) et que Radlov a écartée, à savoir le mongol *ši'üsün*, qui se contracte en *šūsün*, *šūsü*, et a été emprunté en mandchou sous la forme šusu; c'était le mot administratif sous les Mongols pour désigner les "rations" de vivres (on a sous les Mongols une transcription 首 思 cheou-sseu, = *šiüs, dans le Yuan tien tchang, 36, 2 v0; Kovalevskii, 1431, enregistre un mot sümüsün ou sümäsü qui n'est peut-être qu'un doublet de ši'üsün). Les šüsünči seraient les fonctionnaires en charge des rations, mais peut-être une contamination se produisit-elle de bonne heure en pays turc entre le mongol šūsün, peu connu, et le turc susun, et ceci expliquerait le susunči du yarliq, sinon même l'apparente forme à s- au lieu de 3- des mss. de Rašīdu-'d-Dīn utilisés par Berezin. Le titre de ši'üsünčin me paraît à retrouver encore vraisemblablement dans le "sügüsüjin" de Ramstedt, Mongol. Briefe aus Idiqut-Schähri (Sitzungsber. d. k. preuss. Ak. d. Wiss., Phil.-hist. Kl., 1909, 841). Tout comme les "susunči" suivent les yamči dans le yarliq de Tämir-qutluq, les ši'üsü ou "rations" sont nommées juste après les ula'a ou "chevaux de poste" à la l. 12 de l'édit dit de la veuve de Darmabala, et de même à la l. 25 d'une inscription 'phagspa inédite du Tch'ong-yang-kong datée de 1351; la combinaison ula'a ši'üsün a d'ailleurs survécu en mongol (cf. Kovalevskii, 394), et a passé en mandchou sous la forme ula šusu (cf. le dictionnaire de Zakharov, p. 156).

¹⁾ L'édition de Yuan Tch'ang et celles qui la reproduisent ont ici 清 册 ts'ing-ts'eu, qui est certainement fautif; Palladius a encore connu la leçon correcte, qui est confirmée par le texte complet à traduction interlinéaire.

il a été suivi par M. Vladimircov (Čingis-khan, p. 80) et ici même (p. 391) par M. Barthold. Dans une longue note (pp. 223-224), Palladius essayait de justifier sa traduction en disant que ts'inq-ts'ö signifie mot-à-mot "tablettes sombres", et de façon plus générale "notes", comme par exemple dans 戶口青册 hou-k'eou ts'ing-ts'ö, "notes sur la population"; ts'ing-ts'ö désignerait aussi parfois des "diplômes accordés par le souverain"; enfin Palladius ajoutait que les Mongols se servent encore, pour prendre des notes, de tablettes de bois appelées sambar; elles sont graissées avec du beurre et frottées de cendre d'aryal; on écrit sur elle avec un roseau par exemple; les caractères ressortent en noir et se conservent longtemps. Palladius, à qui nous devons par ailleurs tant de renseignements excellents, me paraît avoir fait ici fausse route. Les sambar (ou plutôt, en mongol écrit, sambara) tiennent lieu d'ardoise ou de tableau noir, mais ils n'ont pas pour but de garder longtemps ce qu'on leur confie et qui dure naturellement bien plus longtemps sur du papier; or on verra, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, qu'il s'agit dans le texte d'assurer la conservation fidèle et immuable des décisions judiciaires. Par ailleurs, ts'ing-ts'ö signifie normalement "cahier bleu", et je ne sache pas qu'il s'attache à ce terme des sens aussi précis que le dit Palladius; peut-être à Pékin l'a-t-on employé populairement de nos jours pour des diplômes impériaux mandehous sur fond sombre, mais les dictionnaires ne l'ont pas enregistré jusqu'ici; quant à hou-k'eou ts'ing-ts'ö, je ne l'ai jamais lu ni entendu tel quel; l'expression courante est 月口册 houk'eou ts'ö ou 戶口删子 hou-k'eou ts'ö-tseu, qui désigne les liasses de recensement. Si nous nous reportons au texte mongol de ce § 203, nous voyons que ts'ing-ts'ö est simplement la traduction littérale du kökö däbtär ou "cahier bleu" sur lequel devront être écrites les répartitions de population entre les nobles mongols et les décisions judiciaires et qui sera broché en cahier (basa gür irgän-ü qubï

qubïlaqsan-ï jarqu jarqulaqsan-ï kökö däbtär bičik bičijū däbtärläjū), et le texte de l'ordre de Gengis-khan continue en disant: "Qu'on ne change [rien] à l'écrit bleu qui aura été broché avec du papier blanc; que ceux qui y changeraient soient [traités en] coupables!" (kökö bičik čaqa'an ča'alsun-tur däbtärläksän-i bu yä'ütkätügäi; yä'ütkäkün haran aldaltan boltuqaï).

Comment faut-il entendre ce texte quant à l'exécution matérielle du kökö-däbtär ou "cahier bleu"? Le premier point important à noter est que nous sommes en principe en 1206, à un moment où il serait surprenant, mais non impossible, que Šigi-qutuqu eût su lire et écrire; mais il pouvait à la rigueur se servir de secrétaires sans savoir lire lui-même; on ne peut toutefois écarter absolument l'idée que, lors de la compilation de l'Histoire secrète des Mongols en 1240, la tradition orale ait rapporté à 1206 des faits qui étaient assez sensiblement postérieurs. Quoi qu'il en soit, le kökö-däbtär, qu'il ait été rédigé en 1206 ou quelques années plus tard, devait être en écriture ouigoure et en langue mongole. Il était broché en papier blanc, mais le texte lui-même était un kökö bičik, une "écriture bleue", un "texte bleu". Ceci peut s'entendre de deux façons; ou bien le texte était écrit à l'encre bleue sur papier blanc, ou bien il était écrit sur papier bleu avec une encre d'une autre couleur 1). Nous

¹⁾ Je ne fais intervenir ici que le papier, mais il pourrait à la rigueur s'agir de peaux; j'avais réuni plusieurs textes relatifs à d'anciens manuscrits mongols sur peau de mouton, mais ne retrouve actuellement que les références au commentaire du ch. 7 du 斯森 集 Yuan-ying tsi, fo 13 vo, et au 开春合集 Cheng-ngan ho tsi, 169, 19 ro. La question sera à reprendre dans une étude sur la diffusion du mot διφθέρα (ou de son prototype oriental), lequel est à la base de persan däftär, mongol däbtär, etc., et désignait primitivement un manuscrit sur peau; de même le sauscrit pustaka, hindustani pothi, nom usuel des manuscrits hindous, est emprunté à un dérivé iranien de pōst, "peau". Cf. aussi Hôbôgirin, 47b (s.v. baita). Ces manuscrits mongols sur peau devaient être de même nature que ceux que les Juifs de Chine ont continué d'employer pour leurs Pentateuques; il y a eu aussi des manuscrits manichéens sur peau (cf. A. Stein, Innermost Asia, 594). Mais la matière même du däftär est sans grande importance ici, où il s'agit surtout du sens à donner à la mention de la couleur "bleue".

connaissons des textes mongols écrits en bleu: tel est le cas par exemple pour le Kanjur mongol imprimé à Pékin que j'ai rapporté et qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Mais en outre on a écrit souvent en Extrême Orient des textes, surtout religieux, sur papier bleu foncé et presque noir; cet usage, attesté aujourd'hui pour des manuscrits bouddhiques des T'ang écrits à l'encre d'or, a été très répandu au Moyen Age chez les Mongols, les Tibétains, les Si-hia. Sous les Ming, les taoïstes offraient des suppliques aux dieux qu'on appelait des 青 詞 ts'ing-ts'eu ou "écrits bleus"; ils étaient écrits à l'encre rouge sur papier bleu foncé 1). Ici, le fait qu'on mentionne que le kökö-däbtär sera broché en papier blanc²) donnerait presque à supposer que les feuillets eux-mêmes étaient d'une autre couleur, et je supposerais volontiers qu'il était en papier bleu-foncé et écrit à l'encre rouge ou même à l'encre d'or 3) si nous avions connaissance de textes d'usage laïc ainsi écrits. Faute d'indice de ce genre, j'admets provisoirement qu'il s'agit d'un texte écrit à l'encre bleue sur papier blanc. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, ce "Cahier bleu", qui consacrait les fiefs et les privilèges des nobles, était un ouvrage dont ils devaient se réclamer à l'occasion, et c'est par là que je reviens à Aruq et à son kök-tamya. Ce qu'il

¹⁾ Cf. JA, 1913, I, 365—366; y joindre Palladius, Russko-kitaïskiï slovar', II, 344, qui donne des renseignements analogues mais en traduisant à nouveau ts'ing par "noir"; aussi Chavannes, Le jet des dragons, p. 114.

²⁾ Ceci du moins paraît bien garantir que le nom de kökö-däbtär n'est pas dû à la couleur de la couverture comme c'est le cas pour les "livres jaunes, livres bleus", "livres rouges" de la diplomatie occidentale moderne.

³⁾ Rašīdu-'d-Dīn parle parfois d'un ouvrage mongol Altan däbtär ou "Cahier d'or", gardé sévèrement, et qui semble avoir contenu, entre autres, des données généalogiques sur les grandes tribus mongoles; cf. à son sujet, Quatremère, Hist. des Mongols, 74; Berezin, Trudy, V, 183; Blochet, Introd. à l'Histoire des Mongols, p. 309 (à la p. 97, M. Blochet dit que Rašīdu-'d-Dīn renvoie "souvent" à l'Altan däbtär dans ses notices des tribus; c'est très exagéré); Barthold, Turkestan², 44—45. Evidemment ce livre pouvait être écrit à l'encre d'or, mais d'autres titres de chroniques, comme celui des Altan tobči, n'ont sûrement pas cette signification, et le mot "or" peut simplement avoir été adopté dans le titre avec la valeur de "précieux".

rapporta de la cour de Khubilaï à la cour de Perse, n'était-ce pas un extrait de cette sorte de d'Hozier mongol, et naturellement muni d'un sceau pour en garantir l'authenticité? 1) Comme c'était alors un extrait du "Cahier bleu", l'habitude avait pu se prendre d'apposer en pareil cas un cachet bleu. Ou encore, à la rigueur, le nom de kök-tamya pouvait désigner par extension un extrait du "Cahier bleu", copié à l'encre bleue comme l'original, d'où kök, et muni d'un sceau, d'où tamya. Une dernière hypothèse enfin serait qu'à raison du kökö-däbtär, le nom de kök-tamya se fût par la suite appliqué à tous les jugements délivrés par le tribunal suprême de l'empire mongol, même s'ils n'avaient rien à voir avec le contenu même du kökö-däbtär primitif. Il se peut enfin que la notion même du kökö-däbtär soit à rapprocher de ces chroniques nīlapiṭa que Hiuan-tsang (trad. Julien, Mém., I, 72) signalait dans l'Inde.

P. 391. — "The office of "Great Bakhshi", i. e. head of the civil administration in any particular district, was designated by the Chinese term taishi. In the lifetime of Chingis-Khān the title of taishi was borne by the head of the Mongol civil authority in China, a Jurchit by birth. The commanders of the Qarā-Khiṭāy and Jurchit auxiliaries bore the title of daishi, with, according to Rashīd ad-Dīn, meant "Commander of a tümen" (division of 10000 men), but there is no doubt that in this case we have the same word taishi." Il y a dans ce paragraphe certaines inexactitudes dues aux sources dont M. B. a disposé, et aussi quelques autres points qu'il vaut de préciser.

En premier lieu, le "daishi" (daišī) de la seconde phrase, qui

¹⁾ Ceci ne veut naturellement pas dire que Šigi-qutuqu n'ait pas jugé de procès d'autres sortes, ni même que ces autres causes n'aient pas figuré dans le (ou les) kökö-däbtär. Sur le rôle de juge de Šigi-qutuqu, M. B. fait aussi état d'un paragraphe de Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, Trudy, V, 59) et je crois qu'il a raison, bien que Berezin (ibid., VII, p. xi) estime ce passage interpolé.

signifierait commandant de tümän et serait identique à taiši, résulte de mauvaises lectures de Berezin. Dans le passage auquel M. B. renvoie, Berezin (Trudy, XV, 143) a parlé d'un "Uyaru-daiši", et c'est à propos de ce personnage que se trouve, pour "daisi", la glose sur le sens de commandant de 10000 hommes invoquée par M. B.; mais les mss. mêmes de Berezin (Trudy, XV, texte persan, p. 214) montrent qu'il faut lire أويار ونشي Uyar-vanšai (ou Üyärvanšai), et c'est là le même personnage que Berezin a correctement appelé Üyär-vanšai dans Trudy, XV, 33; la glose sur vanšai au sens de chef de 10000 hommes se trouve déjà dans ce premier passage, et l'équivalence n'en est pas douteuse: c'est le chinois 元 帥 yuan-chouai, "généralissime" 1); le passage parallèle du Cheng-wou ts'in-tcheng lou (éd. de Wang Kouo-wei, 59b) a d'ailleurs 烏葉兒元帥 Wou-ye-eul yuan-chouai, et il s'agit de 吾也 Wou-ye-eul, Üyär, qui a une biographie dans le ch. 120 du Yuan che 2).

¹⁾ Rašīd emploie aussi خان الله vangšai et النه vangšai (Trudy, XV, texte persan, 53, 214). Il faut lire de même يونكن yungšai ou إن jungšai = yuan-chouai dans Berezin, XV, 20, 22, 25, 26. Ces dernières orthographes semblent suggérer une prononciation mongole populaire du titre chinois de yuan-chouai où le yétait passé à j- et ou l'n s'était gutturalisé. Je soupçonne que c'est ce titre qui est employé comme nom propre pour le compagnon de Gengis-khan dont l'Histoire secrète des Mongols écrit successivement le nom Jungso (ou Jungsu?), Jungsai, Jungšai et Jungšwai.

²⁾ L'identité des personnages ne peut faire doute, mais Rašīdu-'d-Dīn fait de Üyär un "Qarakhītaī", c'est-à-dire un K'i-tan (chez Rašīd, Qarakhītaī désigne aussi bien les K'i-tan restés dans la Chine du Nord que les "Qarakhītaī de Balasaqun), au lieu que le Yuan che dit que c'est un the Chan-tchou (lu San-tchou à l'époque mongole), c'est-à-dire un Saljī'ut, donc un Mongol, et connaît son père the Franchin ont pour les membres de cette famille des variantes de noms et une suite de descendants que le Yuan che ne donne pas et qui proviennent vraisemblablement de quelque inscription funéraire que je n'ai pas retrouvée. Il est possible que Rašīdu-'d-Dīn ait fait une confusion entre les Chinois du Nord (Han-jen) que conduisait Üyär, c'est-à-dire pour lui des gens du Khitaï, et les Qarakhītaï, c'est-à-dire les K'i-tan. Üyär, d'après le Yuan che, aurait vécu 95 ans, de 1162 à 1257. J'ai rétabli Chan-tchou (San-tchou) en Saljī'ut,

Je ne sais où M. B. a pris que le titre de taïši correspondait à l'"office" de "grand baxši", "chef de l'administration civile dans un district quelconque"; Rašīd glose taïši par baxsi-i buzurg et par bazši u ustād-i buzurg, mais il n'est pas à ma connaissance qu'un terme administratif turc d'uluy baxši ou mongol de yäkä baqši ait jamais été rencontré avec l'indication d'une telle équivalence. Quant à l'original du titre de taïšï des textes mongols, tantôt c'est 太子 t'ai-tseu, mot-à-mot "prince héritier", mais dont le sens s'est affaibli dès l'époque mongole au sens de "prince du sang", puis qui a fini par devenir le simple équivalent de "noble apanagé" pour les taiji (= t'ai-tseu) ou hong-taiji (= 皇 太子 houang t'ai-tseu, mot-à-mot "prince impérial") de l'époque moderne; et tantôt c'est le chinois 太師 t'ai-che 1). Dans la vraie Chine du Moyen Age, le titre de t'ai-che, mot-à-mot "grand instructeur", était encore très élevé, bien que ne répondant plus à aucune fonction réelle; l'explication de Rašīd n'est donc pas inexacte; mais sous les Leao, le titre de 太師 t'ai-che a été adopté comme nom de fonction dans toutes sortes d'administrations civiles et militaires, métropolitaines et provinciales, sans que ces fonctions aient rien à voir avec les t'ai-che de la hiérarchie purement chinoise; en particulier, il y avait un t'ai-che dans chaque "grande tribu"; il prenait rang après le 夷離 堇 yi-li-kin (probablement le irkin ou erkin des vieilles

comme l'avait fait d'ailleurs déjà Ts'ien Ta-hin; à s'en tenir au texte de Berezin sur les tribus mongoles, on pourrait hésiter entre les سنجيون Saljiut, qui sont les Salji'ut (Trudy, V, 180) et le nom de tribu qu'il lit Sanjiut (Trudy, V, 187), mais deux de ses manuscrits (les meilleurs) ont Sijiut, et je ne doute guère que ce soient là les Šiju'udaï (< Siju'udaï) du § 49 de l'Histoire secrète. Pour le nom des Saljï'ut, on serait a priori tenté, malgré les légendes généalogiques mongoles, d'y retrouver le même nom qui est représenté par celui des Saljuq, les Seldjoncides; mais M. B. (p. 257) fait remarquer que la véritable forme de ce dernier nom est Säljük, ce qui rend l'identification plus difficile.

¹⁾ M. Vladimircov (Čingis-khan, 14) n'a envisagé que l'équivalence t'ai-tseu; il faut lui ajouter celle de t'ai-che.

titulatures turco-mongoles) et les deux ministres (tsai-siang) de droite et de gauche de cette tribu (Leao che, 46, 1a). Mais la valeur du titre avait tellement changé que les Chinois à leur tour ne l'ont pas reconnu, et le Näkün-taïšï 1) du § 50 de l'Histoire secrète des Mongols est appelé un 太子 t'ai-tseu dans la traduction chinoise de ce texte, un 大石 ta-che (lire 太石 t'ai-che) dans le Cheng-wou ts'in-tcheng lou (35b) 2), un 太司 t'ai-sseu dans le tableau généalogique du début du Tcho-keng lou de 1366 et dans le tableau correspondant du ch. 107 du Yuan che, et les traducteurs chinois de Sanang Secen ont à leur tour rendu son titre phonétiquement par 泰 實 t'ai-che. Nombre des taïšï dont il est question dans les textes relatifs aux origines de l'empire mongol peuvent ainsi suivre la tradition des Leao, et leur valeur n'est pas encore nécessairement celle des véritables t'ai-che chinois, pas plus qu'ils ne sont nécessairement administrateurs d'un territoire civil; c'est en outre là une fonction que les véritables t'ai-che, quand l'empire mongol aura vraiment pris par la suite une allure chinoise, n'exerceront jamais; les t'ai-che du temps de Rašīdu-'d-Dīn étaient en principe de hauts dignitaires métropolitains 3).

¹⁾ Pour ce nom l'explication hypothétique de näkün par nikün, "un", mise en avant par Berezin (Trudy, XIII, 192), est naturellement à rejeter. Le mot n'a pas survécu en mongol, mais se retrouve dans le § 200 de l'Histoire secrète des Mongols, où il est traduit par kia-jen, "serviteur"; en outre, le vocabulaire arabo-mongol de Leyde récemment et brillamment étudié par M. Poppe contient (Izv. Ak. Nauk, 1928, 72) un terme inkün bōl (à lire vraisemblablement nekün bōl = näkün bōl) qui est traduit en arabe par "femme esclave" (bōl, mo. écrit bo'ol, signifie "esclave" en général; j'ignore quel est le terme arabe en question, car M. Poppe n'a donné que le traduction des mots arabes); M. Poppe, qui ne connaissait pas le § 200 de l'Histoire secrète, a justement rapproché du mot de son vocabulaire le nom de Näkün-taïšï et le mandchou nehu, "femme esclave".

²⁾ Cette transcription permet de se demander si le fameux 耶律大石 Ye-liu Ta-che, le fondateur des Leao occidentaux ou Qarakhitaï, n'est pas simplement à l'origine un Ye-liu taïsï.

³⁾ Ces titres chinois passés chez les peuples non chinois du Nord demanderont une étude spéciale. C'est ainsi que, au début de l'époque mongole, les sänggün ou sänggüm

Pour dire que, sous Gengis-khan, le chef de l'autorité civile mongole en Chine, un Jučen, portait le titre de taiši, M. B. renvoie au Mong-Ta pei-lou dans la traduction de Vasil'ev (Trudy, IV, 223); mais deux pages plus haut (p. 221), il aurait pu voir que ce même titre de taïšï est donné dans le même texte au lieutenant-général commandant les forces militaires, le kouo-wang Muqali 1). Quant au taïšï même que M. B. a en vue, le texte qui le concerne dans le Mong-Ta pei-lou soulève d'assez sérieuses difficultés. Ce texte est ainsi conçu: "Le principal ministre, le t'ai-che 脫合 T'o-ho, est le frère aîné du 太傅 t'ai-fou 兎花 T'ou-houa; il est originairement un Jučen; c'est un homme très rusé; les [deux] frères, l'aîné et le cadet, se soumirent au souverain mongol (= Gengis-khan) qui a fait d'eux des généraux et ministres". Sur le t'ai-fou T'ou-houa, aucun doute n'est possible; c'est là le yuan-chouai Tuga nommé à côté du yuan-chouai Üyär aussi bien dans Rašīdu-'d-Dīn (dans Trudy, XV, 33 et 143) que dans le passage parallèle du Cheng-wou

ne semblent pas être, comme on s'y attend au premier abord, de ces sängün dont le nom, tiré du chinois 将車 tsiang-kiun, "généralissime" (ou parfois simplement "général"), apparaît déjà dans les inscriptions de l'Orkhon, mais bien des 相 公 siang-kong, des "gens de bonne souche", des "fils de famille", comme le veut d'ailleurs Rašīdu-'d-Dīn (par exemple dans Berezin, Trudy, V, 98, = zudāvand zādah); et c'est assez vraisemblablement siang-kong, plutôt que tsiang-kiun, qui, passé en langue k'i-tan, est revenu en chinois des Leao sous les formes 詳細 siang-wen, 常文 tch'ang-kouen, 的文意 tch'ang-kouen, 的文意 tch'ang-kouen, 的文意 tch'ang-wen, etc. Les lingqum mongols semblent être les 今 ling-wen des Leao (Leao che, 46, 2 a), sans que l'original chinois de ce dernier titre apparaise clairement; on songe à 即 lang-kiun, mais le titre de laug-kiun s'était aussi maintenu tel quel chez les Leao (en tout cas, il ne doit pas s'agir du ling-kouan indiqué aussi gratuitement que formellement dans Blochet, Introd. à l'Histoire des Mongols, 183, 289).

¹⁾ C'est naturellement ce titre de **E** kouo-wang, mot-à-mot "roi", spécialement donné à Muqalï, qui a été adopté pour lui dans les historiens musulmans sous la forme guyang (kouo, "royaume", est transcrit avec finale -é en écriture 'phags-pa, d'où le y de la transcription musulmane); le **E** kao-wang de M. Blochet (Introd., 183) n'existe pas.

ts'in-tcheng lou (59 v⁰) ¹); il a une biographie au ch. 149 du Yuan che; son nom complet était 耶 往 无 Ye-liu T'ou-houa, et il est exact qu'il fut nommé t'ai-fou, mot-à-mot "grand précepteur", à la suite de ses services militaires sous les ordres de Muqali dans la Chine du Nord; il mourut en commandant en chef contre les Kin; on voit que lui du moins, et malgré son titre de t'ai-fou, n'avait rien d'un fonctionnaire civil."

Mais il en est de même pour son frère aîné, le t'ai-che "T'o-ho". Selon toute vraisemblance, A ho, comme dans la plupart des transcriptions de l'époque mongole, est ici en valeur de na et il faut lire T'o-ha; nous avons ici par suite un simple doublet du nom précédent, et nous sommes amenés à supposer, comme l'a fait Wang Kouo-wei, que l'auteur du Mong-Ta pei-lou ne distinguait les deux frères que par leur titre, l'un étant pour lui le t'ai-che T'o-ha (= Toqa, pour Tuqa), l'autre étant le t'ai-fou T'ou-houa (= Tuqa). Mais nous connaissons le nom véritable du frère aîné de Ye-liu T'ou-houa, qui est tout autre; ce frère aîné s'appelait en effet 耶 律 阿 海 Ye-liu A-hai, et il a une biographie dans le ch. 150 du Yuan che; on y voit que Gengis-khan l'avait en effet nommé t'ai-che en 1214 et mis à la tête du Grand Secrétariat, en même temps qu'il nommait t'ai-fou son frère cadet Ye-liu T'ou-houa. Ye-liu A-hai n'en était pas moins, tout comme son frère, un commandant militaire beaucoup plus qu'un gouverneur civil.

L'indication du Mong-Ta pei-lou que les deux frères étaient des

¹⁾ Berezin a adopté τε Τυγαϊ dans le premier passage, τε Τυγαι dans le second; les mss. hésitent entre les deux lectures dans le premier passage, mais supposent tous Τυγαι dans le second; ce doit être là la forme originale de Rašīd, avec l'-n final quiescent qui se rencontre si souvent dans l'onomastique et le vocabulaire mongols. Le nom aura subi populairement chez les Mongols l'attraction du mongol tuγan, mais il n'est pas primitivement mongol, et nous devons garder pour lui la forme Tuqa des sources chinoises. Pour ce personnage comme pour Üyär, Berezin a bien lu son titre sous la forme vanšai dans le premier passage, mais a substitué daïšī dans le second, contre le texte de tous ses manuscrits.

Jučen ne doit être accueillie qu'avec certaines réserves. Il est exact que tous deux étaient dans le territoire et au service des Kin avant de passer, de bonne heure d'ailleurs, au service de Gengis-khan; mais par leur origine, et comme leur nom de famille même l'indique, c'étaient des K'i-tan, agnats de la famille royale des Leao. Et ceci explique un passage du voyage de K'ieou Tch'ou-ki à propos duquel une confusion semble avoir été commise par M. B. M. B. parle (p. 451) des Qara-khitai qui, après la prise de Samarkand par les Mongols, s'y établirent avec des Chinois au milieu de la population musulmane, et il ajoute: "Ahai, le gouverneur de la ville, appartenait aux Qara-khitai, et portait le titre de taiši; il était au courant de la civilisation chinoise, puisqu'il servit comme interprète dans la conversation entre Ch'ang-tch'ouen (= K'ieou Tch'ou-ki) et Gengis-khan." Strictement parlant, Qara-khitai désigne pour nous les K'i-tan qui avaient émigré du Nord de la Chine un siècle avant les campagnes de Gengis-khan dans l'Ouest, ceux qu'on appelle en chinois les "Leao occidentaux", et c'est bien le sens que M. B. semble bien donner à ce terme dans tout son livre (cf. à l'index, p. 498: "Liao (Western) see Qarā-Khiṭāys"); ceci étant, il y a dans le cas présent une erreur manifeste. Si "Ahai" est au courant de la civilisation chinoise, c'est qu'il s'agit de Ye-liu A-hai, d'origine K'i-tan, mais fonctionnaire des Kin avant de devenir général de Gengis-khan. K'ieou Tch'ou-ki lui donne le nom de famille de 移剌 Yi-la, doublet bien connu de Ye-liu (Ye-liu Tch'ou-ts'ai écrivait lui-même son nom Yi-la Tch'ou-ts'ai). La biographie de Ye-liu A-hai nous apprend d'ailleurs que lorsque Gengis-khan partit pour les pays musulmans, Ye-liu T'ou-houa resta avec Muqali, mais Ye-liu A-hai accompagna Gengis et, après la conquête de Buqara et de Samarkand, "fut laissé comme gouverneur de Samarkand avec la responsabilité entière d'y assurer la bonne entente" (留監尋斯干專任撫綏之責). Il ne s'agit pas d'un "Qara-khitaï" 1).

Pp. 391 et 392, n. 3. — La question du titre de "biki" est assez obscure et complexe, mais les transcriptions chinoises ne pa-

¹⁾ Les biographies des deux frères sont reproduites, avec des notes parfois intéressantes, dans un ch. non numéroté du Mong-wou-eul che-ki de T'ou King. Le nom personnel de A-hai (= *Aqaï ou *Ayaï) peut peut-être s'expliquer, malgré notre ignorance presque entière de la langue k'i-tan. En jučen tardif, il y a un mot α-ha-ngai (= *aqa'aï), "esclave", auquel le mandchou répond par aha (cf. Grube, Die Sprache und Schrift der Jučen, p. 89); mais la forme du jučen ancien est donnée sous la transcription 🕅 合 a-ho (lire 阿哈 a-ha) dans le vocabulaire final du Kin che (4 a), et le 极漠 紀間 Song-mo ki-wen, qui doit être de 1143, dit qu'en jučen un esclave se dit 亞海 ya-hai et une esclave 亞海 軫 ya-hai-tchen. Tout ceci nous amène à admettre en jučen ancien un mot aqui ou axui, "esclave", qui serait exactement représenté par le a-hai de Ye-liu A-hai. Or, un grand nombre de personnages des tribus nomades de la Chine ont porté ce nom-là; on a déjà vu que dans Näkün-taïšï, näkün signifie "une esclave"; le fils et successeur de Muqali s'est appelé Bo'ol, mot-à-mot "esclave", et il y a vers l'époque mongole de nombreux personnages qui ont reçu en chinois le nom personnel de 家奴 Kia-nou, "esclave", de 小厮 Siao-sseu, "petit serviteur", de 黑 🏬 Hei-sseu, "serviteur noir"; il semble qu'il faille rattacher ces noms à l'habitude qu'on avait de nommer le nouveau-né d'après le premier objet ou le premier être qui frappait les yeux de la mère dès la fin de l'accouchement. Bien que les K'i-tan aient parlé, à mon avis, une langue mongole d'ailleurs très palatalisée par le voisinage des tribus tongous, il n'est pas impossible que le mot jučen pour "esclave", et précisément à raison de ce voisinage, ait également existé chez eux, ou encore que Ye-liu A-hai, dont la famille, bien que d'origine k'i-tan, vivait sur le territoire et au service des Kin, ait reçu un nom jučen. Même chez les anciens K'i-tan, la langue k'i-tan semble avoir perdu beaucoup de terrain vers la fin des Kin, et le K'i-tan Ye-liu Tch'ou-ts'ai, celui qui fut ministre de Gengis-khan et d'Ögödäi, passait, à tort ou à raison, pour être le dernier qui connût l'écriture k'i-tan de ses ancêtres. Pour le nom de l'esclave femme, la forme du Song-mo ki-wen suggère un original *aqaïjin ou axaïjin, dont le correspondant ne semble pas avoir existé ou survécu en mandchou; cette finale en -jin ne devra pas être négligée quand on étudiera les féminins mongols en -čin et -qčin; cf. par exemple ce que Rašīdu-'d-Dīn dit des tribus tartares chez qui le nom tribal deviendrait un nom personnel en ajoutant -taï s'il s'agit d'un homme, et -čin (ou -jin?) s'il s'agit d'une femme (Trudy, V, 51-52); dans le mongol du l'Histoire secrète des Mongols, les noms de personnes au féminin sont parfois en -qčin (comme aujourd'hui pour les noms des couleurs des femelles chez les animaux), mais la distinction de genre des adjectifs, aujourd'hui inconnue, semble s'être marquée par le suffixe -tu (-tü) pour les hommes et -taï (-täi) pour les femmes.

raissent pas laisser de doute qu'il faille lire يبكى beki (bäki dans l'Histoire secrète des Mongols), peut-être pour *begi, *bägi. Il n'est pas exclu, comme on l'a, je crois, proposé, que ce soit là originairement, et de même lorsque ce "titre" termine des noms de princesse, le turc $b\ddot{a}gi$, c'est-à-dire $b\ddot{a}g$ avec le suffixe possessif -i de la 3e personne, emprunté sous forme fixe en mongol, tout comme on disait en turc tängrim (dialectalement même tärim dans les inscriptions du Semiréč'e), khanim (et khanum), bägim ("begum" de l'Inde), avec le suffixe possessif -im de la première personne. Toutefois tout cela est fort douteux, et M. B. peut avoir raison quand il incline à séparer le titre de bäki des hommes de celui de bäki ou bägi des femmes. M. Vladimircov (Cingis-khan, 14 et 84) ne dit rien non plus des titres de princesses à propos de bäki et considère que ce dernier titre a été porté originairement par des chefs qui étaient en même temps des sorciers; c'est possible, mais il n'y a là qu'une inférence basée sur le passage même de l'Histoire secrète que M. B. a cité. Sans en vouloir tirer actuellement aucune conclusion, je voudrais faire intervenir un renseignement nouveau. Le Yuan che (122, 5-6) contient la biographie d'un homme du Si-hia ou Tangut, 昔里鈴部 Si-li K'ien-pou 1), qui a dû vivre de 1191 à 1259;

¹⁾ Si-li est le nom de clan ou de famille; quant à K'ien-pou, la biographie avertit que c'est la même chose que hand la qu'une variante du "nom" ou plutôt de l'épithète ou titre que l'Histoire secrète transcrit toujours gambu (ou gämbü?) et qui entre à l'époque mongole dans le nom d'un assez grand nombre de gens, Ja'a-gambu (ou Jaqa-gambu), Aša-gambu, etc.; le troisième fils de notre Si-li K'ien-pou s'est appelé stanscrire gambo, et de lire Jagambo le nom du frère de Ong-khan des Keräit, mais c'est pure convention basée sur une étymologie du nom qui est encore hypothétique. Rašīdu-'d-Dīn interprète Ja-gambu par "chef du pays et chef honoré" [mays" (vilāyat)] et que gambu signifie "honoré" (mu'azzam), ajoutant que jā signifie "pays" (vilāyat)] et que gambu signifie "honoré" (mu'azzam) (Berezin, dans Trudy, V, 98; VII, 125). M. Vladimircov (Čingis-khan, 14) a dit que le titre de "gam-bo" ou "ja-gam-bo" (était "tangouto-tibétain", ce qui est sûrement exact sous cette réserve que "gam-bo" (gambu)

il servit Gengis-khan, puis participa au siège de Riazan en Russie en 1237 et à celui de *Mäkäs au Caucase en 1239—1240 ¹); dans ses tableaux généalogiques des Yuan, Ts'ien Ta-hin a, sur la famille de Si-li K'ien-pou, des indications beaucoup plus complétes que celles du Yuan che et qu'il emprunte sans doute à une inscription funéraire que je ne retrouve pas actuellement ²); or on lit entre autres chez Ts'ien Ta-hin que le père de Si-li K'ien-pou, 答如沙Ta-kia-cha, "servit ce royaume [de Si-hia] en qualité de 必吉 pi-ki (*bigi), ce qui a le même sens qu'en chinois "ministre" (宰相 tsai-siang)".

P. 392. — Le nom de la Sibérie apparaît en outre, sous la

seul paraît être vraiment un titre, et que Ja-gambu est en fait un nom d'homme, mais la connaissance encore très superficielle de la langue si-hia, qui a servi ici d'intermédiaire, rend plus difficile la restitution de la forme véritable, même si à l'origine celle-ci est purement tibétaine. Dans sa courte notice sur Ja'a-gambu (à la fin de la biographie de Ong-khan; le ch. n'a pas de n⁰), le Mong-wou-eul che-ki explique le nom par le vieux titre tibétain de bcan-p'o, ce qui est naturellement hors de question. En écriture ouigoure du mongol, ja'a et jaqa s'écrivent de même; la leçon de Rašīdu-'d-Dīn doit donc nous faire préférer la lecture $\check{j}a'a=\check{j}\check{a}$. Berezin n'a su que faire de ce mot, mais il me paraît assez vraisemblable que ce soit là le tibétain rgya, "vaste", qui a pris en fait la valeur de noms de pays dans rGya-nag ("Vaste noir") ou simplement rGya, "la Chine". et dans rGya-gar ("Vaste blanc"), "l'Inde"; les Si-hia sembleut avoir connu les Chinois sous le nom de Ja (j = dz), qui serait aussi identique au tibétain rGya (cf. T'oung Pao, 1916, 65, où je ne suis pas d'accord avec l'opinion exprimée par M. Laufer; je reconnais toutefois que, si une prononciation ja de l'élément tibétain gya est conforme à certaines prononciations dialectales tibétaines et à la prononciation mongole moderne du tibétain, les transcriptions chinoises de l'époque mongole faites directement sur le tibétain transcrivent encore avec gya et non ja; mais nous devons tenir compte ici de l'intermédiaire si-hia). Quant à gambu, Berezin (Trudy, V, 261) y a vu le tibétain mkhan-po, prononcé pratiquement khambo, et qui signifie "maître", "professeur", upadhyāya; mais ce titre religieux ne va pas très bien ici, et on peut aussi songer à sgam-po, "accompli"; "parfait"; et enfin, ici encore, nous ne devons pas oublier que le titre arrive par le si-hia et peut recouvrir tout autre chose.

¹⁾ Sur le siège de ces villes, cf. JA, 1920, I, 166, 168-169.

²⁾ Ts'ien Ta-hin emprunte évidemment à cette source inconnue un autre nom de Si-li K'ien-pou, 流 山 Yi-li-chan, (ou 蓋 山 Kai-li-chan?); comme Si-li est le nom de clan et que k'ien-pou est un titre, il est vraisemblable que ce soit là le vrai nom du personnage.

forme "Sibur", dans une lettre franciscaine de 1320, très instructive par les renseignements qu'elle donne sur des tentatives d'apostolat qu'on ne savait pas avoir été dirigées jusque-là; cf. M. Bihl et A. C. Moule, Tria nova documenta de Missionibus Fr. Min. Tartariae Aquilonaris annorum 1314—1322, dans Arch. Francisc. historicum, 1924, 60—62 et 68. Par ailleurs le "Albizibi" du Libro del conosçimiento (cf. A. Van Den Wyngaert, Sinica Franciscana, I [1929], 572) ne peut guère être aussi qu'Ibir-Sibir.

P. 393. — M. B., comme M. Vladimircov et la plupart des auteurs, écrit toujours qurultay (qurultaï) pour le nom des grandes assemblées des Mongols, et telle est en effet la forme adoptée par les historiens musulmans; mais la vraie forme mongole est quriltaï (qurilta dans le dernier paragraphe de l'Histoire secrète).

P. 393, n. 4. — La forme "Hobogo" du P. Hyacinthe est à supprimer; elle provient des orthographes "réformées" de K'ien-long.

P. 396, n. 5. — Je ne crois pas à l'existence d'un mot tarγū et je considère que la vraie lecture de σείσε ou σείσε est toujours torγu, aujourd'hui torγο; c'est là une autre forme de torqan (= torγan) qu'on lit dans le § 135 de l'Histoire secrète, et le dictionnaire de Kovalevskiï (p. 1891) a recueilli en mongol les formes torγan, torγon, torγa, torγο. Dans tous les textes que je connais, torγan ne désigne pas une "pièce d'étoffe en général", mais un tissu de soie léger; c'est d'ailleurs avec le même sens que torγu existait en ouigour ancien, et on le rencontre déjà dans le Qutadγu-bilig (cf. Radlov, III, 1185; la prononciation turγu de III, 1457, est très douteuse).

P. 398. — Les sources musulmanes amènent M. B. à dire que le gouverneur d'Otrar qui fit assassiner les "envoyés" de Gengis-khan (telle est la version du *Yuan che*, avec 使者 che-tchö, "envoyé", et il est aussi question d'"envoyés" dans l'*Histoire secrète*), s'appelait Ïnalčiq (Ïnalčuq chez Rašīd) et portait le titre de Qāyïr-khan (γayïr-khan chez Rašīd, = Qayïr) ou de Qādïr-khan. On remarquera

que inalčiq signifie "prince" en jaghataï (à peu près comme inal) et pourrait donc être en soi un titre aussi bien qu'un nom; on connaît par ailleurs, chez les anciens Oïrat, un personnage qui a porté le nom, apparenté à inal et inalčiq, de Ïnalči (cf. Berezin, dans Trudy, V, 79; XIII, 222; les sources chinoises connaissent également cet Ïnalči). D'autre part, Rašīdu-'d-Dīn (Berezin, V, 113-114; VII, 144) parle d'une tribu apparentée aux Naïman et dont le chef portait le "nom" de Qadïr-buïruq-khan, $g\bar{a}d\ddot{i}r$ signifiant "fort et tout-puissant" (عظيم و قهار 'azīm u qahhār); mais, ajoute Rašīd, les Mongols, ne connaissant pas ce nom, le prononcent يَّاجِر qajîr, de même qu'il y a des médicaments mongols qu'on appelle qajir, alors que leur nom ancien était qadir. Il est évident, de par le texte même, que nous n'avons pas affaire ici, pas plus que dans le nom du gouverneur d'Otrar, à une forme arabe قدر Qadr comme l'avait cru Raverty, mais à un mot altaïque, en fait au turc qadir, "puissant", "terrible", qui se rencontre déjà dans l'épigraphie de l'Orkhon (Radlov, II, 326, et ajouter F. W. K. Müller, Uigurica II, 58 et 59), et qui, dialectement, a passé en turc à qazir (Radlov, II, 379); le changement est du même ordre que celui qui oppose au turc qatir, "mule", une forme dialectale turque qačir également passée dans le mongol du XIII^e siècle (cf. JA, 1927, II, 271)¹). Devant ces flottements, il n'est pas sans intérêt de noter que le nom du gouverneur d'Otrar apparaît dans le ch. 1 du Yuan che (s.a. 1219) sous la forme 哈只兒只蘭禿 Ha-tche-eul Tche-lan-t'ou.

¹⁾ Le mongol classique ne connaît plus ni qačir, "mule", ni qajir au sens de "terrible", "puissant", même comme épithète de médicaments. Le seul qajir enregistré dans les dictionnaires mongols désigne un oiseau plus ou moins fabuleux, identifié au grdhra ou "vautour" du bouddhisme et où Kovalevskiï semble avoir vu une transcription de grdhra. Mais l'équivalence phonétique des deux mots ne va pas de soi, et il est très possible que qajir šība'un ait seulement signifié à l'origine l'"oiseau terrible"; c'est aussi là l'oiseau qačir (lire qajir) dont le nom s'est rencontré dans un texte jaghataï et dont Radlov (II, 340) ne savait trop que faire. Sur qadïr et qajir, cf. aussi Vladimircov dans Doklady Ak. Nauk, 1929, 135 et 136.

Ha-tche-eul ramène régulièrement à Qajïr et représente exactement le stade "mongol" que Rašīdu-'d-Dīn signale pour Qadïr; j'estime donc que Qadïr-khan est plus correct que Qayïr-khan. Quant à Tche-lan-t'ou, il suggère normalement un original *Jïlaltuq; il semblerait que ce fût une mongolisation de Ïnalčïq (*Yïnalčuq?), avec équivalence mongole fréquente de j- mongol à y- turc, assimilation de n à l'l qui suit et suffixe mongol -tuq (cf. par exemple le nom du Tayïči'ut Qïrïltuq) à la place du suffixe turc - $\check{c}iq$ ou - $\check{c}uq$; cette série de changements n'en reste par moins surprenante 1).

P. 399, n. 2. — Le nom de l'envoyé mongol dans l'Histoire secrète (§ 254) n'est pas "Uqun", mais Uquna (= uquna, "bouc domestique"); M. B. a été trompé par la déclinaison russe du nom.

P. 402. — "Ko-san and Ba-sze-ha (Kāsān and Akhsīkath?)". La biographie de Ho-sseu-mai-li (Yuan che, 120, 7a), à laquelle ces noms sont empruntés, dit: "Ho-sseu-mai-li²) était un homme de Kou-tsö-wo-eul-to (Ghuzz-ordo?) des pays d'Occident. Au début, il fut au service personnel du k'ouo-eul-han (*körqan = qür-khan); ensuite il fut gouverneur (長官tchang-kouan) 八思哈 pa-sseu-ha de 可能 K'o-san qui dépend de Kou-tsö-wo-eul-to. Quand T'ai-tsou (= Gengis-khan) fit campagne dans l'Ouest, Ho-sseu-mai-li vint audevant de lui faire sa soumission en amenant les chefs (全長tsieou-tchang) de K'o-san et autres villes." La difficulté porte sur pa-sseu-ha, où M. B., sur la foi de Bretschneider (Med. Res., I, 233) a vu un nom de ville, qui ne se retrouve jusqu'ici nulle part ailleurs; en soi, ce n'est pas impossible. Mais s'il s'agissait d'une ville de

¹⁾ Elle est d'autant plus surprenante que, dans cette série, l'initiale turque $\ddot{\imath}$ - se retrouve en mongol, aussi bien dans l'adjectif inaltu que dans inaq et ses dérivés. On ne peut songer à une faute de texte dans le chinois, car le nom du gouverneur d'Otrar apparaît encore sous la même forme Tche-lan-t'ou (cette fois sans Ha-tche-eul) dans la biographie de Ye-liu A-hai (Yuan che, 150, 4b).

²⁾ On rétablit souvent ce nom en cIsmail, ce qui est tentant, mais en assez sérieux désaccord avec les autres transcriptions chinoises de ce nom; il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un nom musulman.

Kasan et d'une ville de Pa-sseu-ha, on attendrait en chinois, après les deux noms, une formule 等城 teng-tch'eng que le texte ne donne pas; j'incline plutôt à croire qu'il n'y a qu'un nom de ville et que pa-sseu-ha ou bien porte sur K'o-san ou est dans la dépendance de tchang-kouan. On ne voit pas quelle pourrait être la valeur d'un mot pa-sseu-ha qui porterait sur K'o-san. Comme qualificatif de tchang-kouan, une solution s'offre à l'esprit; pa-sseu-ha transcrit régulièrement basqaq, le terme turc qui désigne les mêmes fonctionnaires que le terme mongol de daruyači; la seule difficulté réelle, et que je ne suis pas à même de résoudre, est d'établir qu'il y avait des basqaq en pays qarakhïtai avant la conquête mongole.

P. 403 et n. 1. — "Sārikūl". Si M. B. donne cette forme comme la forme moderne, je n'ai rien à dire. Mais Rašīdu-'d-Dīn (Trudy, XV, 40, et texte persan, 63) écrit qu'il faut certainement lire Sarïq-qol, "Rivière jaune" (et non Sarïq-qul comme l'a fait Berezin). C'est également à Sarïq-qol que ramène la forme du Cheng-wou ts'in-cheng lou. Quant à l'Histoire secrète (§ 237), elle a non pas "Salikhun", mais Sarïq-qun, "Falaise jaune"; seulement le manuscrit mongol retrouvé récemment prouve que les transcripteurs du XIVe siècle ont eu ici une mauvaise leçon et que le texte original de l'Histoire secrète avait également Sarïq-qol.

P. 403. — "Bāwurchiq"; M. B. renvoie pour cette forme à Juwainī, I, 63, où elle ne se trouve pas, et en tout cas on a ارجوت Barčuq dans I, 32. Je ne vois pas pourquoi M. B. n'a pas gardé cette forme, généralement adoptée avant lui et que les transcriptions chinoises garantissent. D'ailleurs l'inscription sinomongole (inédite) de 1362 vient encore confirmer la lecture; le nom du souverain ouigour y est donné, en écriture ouigoure, sous sa forme complète de Barčuq-art-tägin. Le nom turc de Barčuq, interprété traditionnellement par bars + čuq, l'"endroit des tigres", se retrouve dans la nomenclature géographique comme nom ancien de

Maralbaši ou d'un emplacement qui en était tout proche (cf. JA, 1916, I, 118, et von Le Coq dans Aufsätze... Ernst Kuhn, 1916, p. 155). Kowalewski a un mot barčuq, "petite panthère".

- P. 409. Vaut-il mieux lire Suyuně ou Sävině?
- P. 411 (et 413, 414, 416). "Tughāy-khan". Dans tous les cas où nous pouvons assurer la lecture, les Tuyāi de Berezin sont en réalité des Tayāi; n'en serait-il pas de même ici?
 - P. 416. La lecture "Tāynāl" est garantie par l'Histoire secrète.
- P. 436, n. 1. Sur une de ces colonies musulmanes transplantées dans l'Est, cf. aujourd'hui JA, 1927, II, 261—279.
- P. 451. Les dates ont été souvent mal converties par Bretschneider; au lieu du 26 avril 1222, il faut lire le 28, et au lieu du 29 novembre, le 30.

Si j'ai cru bon de formuler toutes ces remarques, si même j'ai pu les faire, c'est à raison de la masse d'informations précises que nous devons au très beau travail de M. B. et qui facilitent des rapprochements nouveaux. Me permettra-t-il de souhaiter en terminant qu'il trouve le temps, malgré des occupations nombreuses et variées, d'éditer enfin ce "manuscrit Tumanskii" qui a déjà tant fourni et paraît promettre encore plus? 1)

¹⁾ Je suis surpris qu'à la p. 13 M. B. ne dise rien sur le sort du manuscrit luimême et ne parle que de la copie qui en avait été faite par le baron Rosen. Si je ne me trompe, le manuscrit original, après des pérégrinations qui l'avaient amené jusqu'à Paris, est entré depuis plusieurs années dans les collections de l'Académie des Sciences de Russie.